

LES CONTES D'HOFFMANN.

ACTE PREMIER.

PROLOGUE.

Hoffmann.

Le théâtre représente l'intérieur d'une taverne allemande ; portes au fond ; portes latérales. — A droite, un grand poêle, çà et là des tables et des bancs, une horloge. — Au fond, un enfoncement dans lequel se trouve un tonneau colossal, surmonté d'une banderolle qui porte cet exergue : *Au tonneau de Nuremberg.* — La salle est éclairée par des quinquets accrochés au mur.

SCENE PREMIERE.

LA MUSE, puis LUTHER, GARÇONS DE TAVERNE.

(*Au lever de la toile, on entend dans la coulisse la musique de Don Juan ; le tonneau s'entr'ouvre et donne passage à la Muse.*)

LA MUSE.

La vérité, dit-on, sortait d'un puits ; — la Muse,
Si vous le permettez, sortira d'un tonneau ;
S'en remettant du soin de trouver son excuse,
A tous les gens de bien qui ne boivent pas d'eau :

Mais non pas la Muse sévère,
La Muse aux préjugés étroits,
Qui craint de se mouiller les doigts
Dans le cristal doré d'un verre ;

Non ! — mon seul maître est mon désir ;
La fantaisie est ma nourrice,
Je n'ai de loi que mon caprice,
Je n'ai de frein que mon plaisir.

D'une voix légère et hardie,
Aux refrains des jeunes garçons
Je mêle parfois mes chansons,
Et ne fais point de tragédie.

Dussé-je effrayer vos esprits,
Suivant le souffle qui m'inspire,
Je vais de la prose à la lyre,
Je pleure, je chante et je ris.

Au cœur serré de la vieillesse,
C'est moi qui rends le souvenir ;
Moi qui découvre l'avenir
Aux yeux ardents de la jeunesse !

Moi qui, dans l'ombre des forêts,
Promène mon humeur distraite,
Ou dont le pas errant s'arrête
Au seuil joyeux des cabarets.

C'est là que, parmi la fumée
Et le vieux vin des noirs celliers,
Naissent les rêves par milliers ;
Là que d'Hoffmann je fut aimée !

Il me voyait sur le flot clair,
Pencher en riant mon visage,
Ou m'envoler sur le nuage
Que sa pipe jetait dans l'air !

De là l'étrange poésie
Qui semble égarer son cerveau ;
De là ce mélange nouveau
De bon sens et de fantaisie ;

De là ces contes insensés
Qui parfois font rêver les sages !...
Pour vous j'en déchire trois pages :
Fais-je bien ou mal?... — je ne sais.

Aux caprices de votre Muse,
Montrez des esprits indulgents ;
Applaudissez, ô jeunes gens,
Si notre fable vous amuse ;

Suivez notre essor hasardeux
Vers ces mondes imaginaires,
Et dans le pays des chimères
Voyageons pour une heure ou deux !

LES CONTES D'HOFFMANN.

Mais qui vient là?... Luther?—Bien! la pièce commence.
Zeste! changeons d'habit!

(Elle se métamorphose en jeune étudiant.)

Et maintenant silence!

S'il faut vous l'avouer cependant, j'ai grand' peur!
Holà, Luther!...

(Luther entre, suivi de plusieurs garçons de taverne.)

LUTHER.

Monsieur?

LA MUSE.

Du vin!... et du meilleur!

(Au public.)

Les auteurs sont là-bas qui prennent patience!
Je vais boire avec eux pour me donner du cœur!

(Elle sort par une des portes latérales.)

SCÈNE II.

LUTHER, GARÇONS DE TAVERNE.

LUTHER, à un garçon.

Servez Monsieur, garçon! — Et vous autres, préparez cette salle. — Nous allons recevoir dans un moment M. Hoffmann et ses joyeux amis.

UN GARÇON.

Dites donc, patron, m'est avis que M. Hoffmann n'est pas pour vous une vache à lait... il boit beaucoup, c'est vrai; mais plus il boit, moins il paie.

LUTHER.

•Vous êtes un sot! M. Hoffmann paie mal, en effet, mais il fait boire les autres. Il parle, et pendant qu'il parle, on boit... c'est à ses histoires que je dois la réputation de ma taverne, et j'entends qu'il y soit toujours traité avec la plus grande distinction. — Vous êtes un sot.

LE GARÇON.

Ça suffit!

LUTHER.

Quelle heure est-il?

LE GARÇON.

Neuf heures!

LUTHER.

Bien, — le premier acte du *Don Juan* va finir et nous allons probablement avoir nombreuse compagnie... Mais qu'est-ce que cela? *(On entend un bruit lointain d'applaudissements.)*

LE GARÇON.

Les applaudissements!

LUTHER.

Diab! il paraît que notre nouvelle cantatrice a du succès!

LE GARÇON.

On a ravagé toutes les serres de la ville pour lui faire des couronnes.

LUTHER.

C'est bien!... les brocs! — les pipes! — les chopes! — allons vite! (*Les garçons sortent.*)

SCÈNE III.

LUTHER, LINDORF, ANDRÈS; *ils entrent par la gauche.*

LUTHER.

Oh! oh! Ne voilà-t-il pas M. le conseiller Lindorf? Sa perruque est ébouriffée comme dans toutes les grandes occasions de sa vie.

LINDORF, à Andrès.

Nous serons mieux ici pour parler.

ANDRÈS.

Oui!

LUTHER.

Salut à monsieur le conseiller Lindorf!... que faut-il servir à monsieur le conseiller?

LINDORF.

Ah! c'est vous, maître Luther! merci, mon ami! je n'ai pas soif. — Allez, mon ami, allez!

LUTHER.

Votre serviteur, monsieur le conseiller. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LINDORF, ANDRÈS.

LINDORF.

Ainsi, tu appartiens à la Stella?

ANDRÈS.

Oui.

LINDORF.

C'est une belle personne?

ANDRÈS.

Oui.

LINDORF.

Ne vient-elle pas de Florence?

ANDRÈS.

Oui.

LINDORF.

Où elle a fait tourner bien des têtes, n'est-ce pas?

ANDRÈS.

Oui.

LINDORF.

Ce n'est pas étonnant.

Lui.

ANDRÈS.

Nathanaël?

LINDORF.

Non.

ANDRÈS.

Hermann?

LINDORF.

Non.

ANDRÈS.

Hoffmann?

LINDORF.

Oui.

ANDRÈS.

Je m'en doutais ! — Mais, à propos, je t'ai vu cacher un papier, tout à l'heure — C'est une lettre ?

LINDORF.

Voire!...

ANDRÈS.

Donne-la-moi ?

LINDORF.

Quoi ?

ANDRÈS.

La lettre.

LINDORF.

Psst !

ANDRÈS.

Dix thalers pour la lettre.

LINDORF.

Bon ! *(Il donne la lettre et reçoit les dix thalers.)*

ANDRÈS.

Il me ruine, ce gaillard-là ! — Merci, va-t-en au diable !

LINDORF.

Oui. *(Il sort par la gauche.)*

ANDRÈS.

SCÈNE V.

LINDORF, puis LUTHER.

LINDORF, seul.

Voyons si la maîtresse est aussi monosyllabique que le valet... Ce que je fais n'est pas délicat, mais je suis habitué à ces façons d'agir. Il n'y a rien comme ces vieux conseillers pour faire de vieux coquins ! *(Il flaire la lettre.)* Peste ! odeur de prima donna !... voyons ce qu'elle chante !... *(Il ouvre la lettre.)* Tiens ! une clef. — Je suis plus heureux que je ne croyais... *(Lisant la lettre.)* « Cher Hoffmann, vous souviendrez-vous encore de moi, » qui n'ai pas oublié que vous m'avez aimée !... l'ivresse du » plaisir m'entraîna loin de vous, et je n'appréciai pas votre » cœur. — Aujourd'hui, caprice de femme, ou non, je veux

» vous revoir et me faire pardonner ce que je vous ai fait souffrir. Je vous aime, et c'est pour vous que j'ai quitté Florence, » vous pouvez vous venger. — Voici la clef de ma loge... on peut y pénétrer par la taverne de maître Luther. Je vous attends dans deux heures, après la représentation. — STELLA. » — Oh! les femmes! les femmes! je les reconnais bien là! — Celle-ci a rencontré au début de sa vie un de ces cœurs simples et niais qui se donnent tout entiers, et en a fait bon marché!... Aujourd'hui que ce naïf amoureux est devenu le conteur Hoffmann et le plus grand ivrogne de tout Berlin, il lui prend fantaisie d'en faire son amant, et elle vient le chercher jusque dans le cabaret de maître Luther! — Oh! les femmes!... Eh bien, non, cela ne sera pas, chère prima donna, et dans deux heures, c'est le conseiller Lindorf qui ouvrira discrètement la porte de votre boudoir parfumé. Eh! pardieu, m'est avis que vous ne vous en plaindrez pas!... Je ne suis pas beau, c'est vrai, mais j'ai de l'esprit, que diable! et puis j'ai dans la physionomie quelque chose de satanique qui agit agréablement sur le système nerveux de ces dames... Je triomphe par la peur! — Hum!... deux heures devant moi; l'ami Hoffmann va venir, surveillons-le jusqu'au moment du rendez-vous! — Holà! Luther?

LUTHER, *rentrant en scène.*

Monsieur le conseiller?

LINDORF.

Une bouteille de Johannisberg.

LUTHER.

Oui, monsieur le conseiller.

LINDORF, *indiquant une petite porte cachée à droite dans la boiserie.*

Ah! dites-moi... n'est-ce point cette porte qui conduit à la loge de la prima donna?

LUTHER.

Oui, monsieur, cette porte de communication fut établie entre le théâtre et ma taverne, par un prince russe qui ne voulait avoir qu'un pas à faire de sa maîtresse à ma cave!

LINDORF.

Merci. (*Il s'assied à droite, on lui sert à boire. — Bruit au dehors.*)

LUTHER.

Oh! oh! voici toute la joyeuse compagnie!

SCENE VI.

LINDORF, LUTHER, NATHANAEL, HERMANN, WILHEM, ÉTUDIANTS. (*Ils entrent par les deux portes du fond.*)

LES ÉTUDIANTS, *en chœur.*

Drig! drig! drig! drig!

Maître Luther,

De la bière
 Dans mon verre!
 Drig! drig! drig! drig!
 Maître Luther,
 De la bière,
 Ou va te faire,
 Lanlaire!

LUTHER.

Allons! c'est bien, mes amis, ne criez pas trop fort!

CHOEUR.

Drig! drig! etc.

LUTHER.

Servez ces Messieurs, garçons! (*Les garçons ont disposé une grande table au milieu du théâtre. Les étudiants s'assoient et fument dans tous les coins. — Véritable aspect de taverne allemande.*)

NATHANAEL.

Vrai Dieu! mes amis, la belle fille! son nom ne ment pas, une véritable étoile, sur ma parole! Je bois à la Stella!

TOUS.

A la Stella!

LINDORF, *tendrement à part.*

A la Stella!

NATHANAEL.

Luther! — Holà! chien de cabaretier!

LUTHER.

Monsieur?

NATHANAEL.

Où diable est Hoffmann, est-ce que tu l'as empoisonné?

LUTHER.

Non, Monsieur.

NATHANAEL.

Pourquoi n'est-il pas ici?

HERMANN.

C'est vrai; — sans Hoffmann point de gais propos!

UN ÉTUDIANT.

Point de bonne ivresse!

NATHANAEL.

Rends-nous Hoffmann, cabaretier de malheur!

TOUS.

Oui, rends-nous Hoffmann! Hoffmann!

LUTHER.

Mais, messieurs, vous ne me l'avez pas donné à garder.....
Au surplus, n'est-ce pas lui qui ouvre la porte ?

SCENE VII.

LES MÊMES, HOFFMANN, FRIÉDRICK.

TOUS.

Vivat ! voilà Hoffmann !

NATHANAEL.

Hoffmann et son ombre, le brave Friédrick. Bonjour à tous deux !

HOFFMANN.

Bonjour, mes amis !... une place ! une pipe et un verre !...
Merci ! (*Il s'assied et se met la tête entre les mains. Friédrick s'assied et allume tranquillement sa pipe.*)

NATHANAEL.

Oh ! oh ! sur quelle herbe as-tu marché ce soir ? Te voilà maussade comme un jour de pluie.

HOFFMANN.

J'ai marché sur le plus triste et le plus doux souvenir de ma jeunesse, et aussi en entrant, sur le ventre d'un ivrogne qui dort là au coin de la borne !.....

Allons ! ce coquin-là, mordieu ! m'a fait envie ;
A boire ! et comme lui couchons dans le ruisseau !

NATHANAEL.

Bah ! ne vaut-il pas mieux sous quelque lourd rideau,
Resserrant à l'amour les désirs de sa vie,
Dormir la porte close et le volet fermé,
Au doux bruit du sarment qui pétille dans l'âtre ;
Et sous le reflet bleu d'une lampe d'albâtre,
Se délasser du jour en un lit parfumé,
Près de celle qu'on aime et dont on est aimé !

FRIÉDRICK.

Joli !

HOFFMANN.

Non, le ruisseau me plaît mieux, qui m'apprête
Le hasard d'un fumier où reposer ma tête,
Les rêves, à la fois saugrenus et charmants,
Que l'onde, comme un nid éveillé qui gazouille,
Nous murmure à l'oreille en ses chuchottements,
Et si le ciel vers moi conduit une patrouille,
La chance d'être enfin emporté doucement
Sur le dos d'un bourgeois qui marche pesamment.

FRIÉDRICK.

Peu drôle !

NATHANAEL.

Il est timbré ! Messieurs, la chose est sûre !
As-tu le cauchemar, Hoffmann ?

HOFFMANN.

Non, mais ce soir,
Tout à l'heure, au théâtre...

NATHANAEL.

Eh bien ?

HOFFMANN.

J'ai cru revoir...

Baste !... à quoi bon rouvrir une vieille blessure ?...
La vie est courte, il faut s'égayer en chemin !
Il faut rire, morbleu !... sauf à pleurer demain !
Voyons, que voulez-vous ? — un conte fantastique,
Quelque chose d'étrange et d'antinarcotique,
D'impossible, et que nul encor n'ait raconté !...
De sombre et d'effrayant comme l'hiver morose !...
Ou quelque rêve d'or noyé de volupté,
Comme le vert printemps à sa première rose !
Soit, rêvons ! — De ce monde où tout est fausseté,
Les rêves sont encor la seule vérité !

(*Tout le monde se groupe autour d'Hoffmann.*)

Chargez donc, mes amis, vos pipes attentives !
Videz les brocs, bourrez le poêle de charbon !
Et tandis que du vent les raffales plaintives
Font gémir les vitraux dans leurs châssis de plomb,
Ecoutez !.....

Il y avait une fois un petit avorton nommé Klein-Zach, qui faisait la risée de tout le monde ; sa tête, assez pareille à une citrouille de grosse dimension, s'attachait à des épaules en forme de courge, d'où s'échappaient, en se ramifiant, deux jambes grêles et démesurément longues. — Somme toute, cette ignoble petite créature offrait l'aspect d'une rave fendue en deux !

LES ÉTUDIANTS, *riant.*

Bravo ! Bravo !

HOFFMANN, *réveur.*

Quant aux traits de sa figure... Quant aux traits de sa figure.....

— Ah ! sa figure était charmante ! — je la vois ,

Belle, comme le jour où courant après elle,
 Je quittai comme un fou la maison paternelle,
 Et m'enfuis à travers les vallons et les bois !
 Je rassemble ses traits, et je me les rappelle.
 Elle rêvait, ses yeux enveloppés d'azur
 Promenaient autour d'elle un regard frais et pur ;
 Ses cheveux enroulés en deux torsades sombres,
 Sur son col élégant jetaient leurs chaudes ombres,
 Et tandis que les pieds des chevaux vigoureux,
 Sonnant leurs fers, traînaient par les chemins poudreux
 Notre char sur le sable emporté sans secousse,
 Elle, en me souriant, de sa voix pure et douce,
 Aux cieux qui l'écoutaient jetait ce chant vainqueur
 Dont l'éternel écho résonne dans mon cœur !...

FRIÉDRICK, *à part.*

Pauvre Hoffmann ! pauvre Hoffmann !...

NATHANAEL.

O bizarre cervelle !

Qui diable peins-tu là ?... Klein-Zach ?

HOFFMANN.

Je parle d'elle !...

NATHANAEL, *lui touchant l'épaule.*

Qui ?

HOFFMANN, *comme sortant d'un rêve.*

Non ! personne !... mon esprit se troublait !...

Rien !... Et Klein-Zach vaut mieux, tout difforme qu'il est !

— Ah ! parbleu ! le petit nain, avec son long nez en bec de grue qui s'échappait d'une forêt de crins rouges tout emmêlés, ressemblait tout à fait à cette végétation fantastique appelée mandragore !... Eh bien ! quoi ! vous ne riez plus ? Ah ! tenez, c'est fini, je ne puis rien raconter ce soir ! C'est la faute de cette mauvaise bière ! — Éteignons les lumières, allumons le punch et grisons-nous !

TOUS.

Oui ! bravo ! grisons-nous !. (*Mouvement général. — On éteint les lumières, Luther allume le punch, une lumière bleuâtre éclaire la scène.*)

NATHANAEL.

Hélas ! mon pauvre ami, tu m'as tout l'air d'être amoureux !

HOFFMANN.

Amoureux !... moi ! Que le diable m'emporte si je le deviens jamais !

LINDORF.

Eh! eh! mon cher monsieur, il ne faut jurer de rien!

HOFFMANN.

Parbleu! quand on parle du diable on en voit les cornes.

NATHANAEL.

D'autant que monsieur le conseiller est marié. (*Tout le monde rit.*)

LINDORF.

Vous aurez votre tour, mes amis, vous aurez votre tour!

HOFFMANN.

Et comment diable êtes-vous entré ici, cher oiseau de malheur?

LINDORF.

Par la porte, cher ivrogne!

HOFFMANN.

Venez-vous pour me mettre en bouteille comme ce pauvre Anselmus, cher diabolin?

LINDORF.

On ne met en bouteille que le bon vin, — la piquette se met en cruche, cher diseur de bons mots!

HOFFMANN.

C'est donc que vous buvez de la piquette, cher cauchemar de mes nuits!

LINDORF.

Du moins je la paie comptant, cher pilier de tripot!

HOFFMANN.

Avec l'argent que vous me volez, cher coupeur de bourses!

LINDORF.

Si vous étiez un homme volable, cher échappé de Bohême!

HOFFMANN.

A la santé de madame votre femme, cher suppôt de Lucifer!

LINDORF.

Elle en mourra, cher envoyé de la peste! (*Tous deux boivent. — On rit.*)

NATHANAEL.

D'où vient la touchante sympathie qui vous inspire cet entretien, Messieurs?

HOFFMANN.

— D'où vient?... Tiens, Nathanaël, — tu vois bien ce diable de conseiller, — je ne l'ai pas rencontré une fois dans ma vie qu'il ne m'en soit arrivé malheur!.. Si je joue, il me fait perdre.

LINDORF.

Vous jouez mal.

HOFFMANN.

Si je bois, il me fait avaler de travers!

LINDORF.

Vous ne savez pas boire.

HOFFMANN.

Si j'aime...

LINDORF.

Vous aimez donc ?

HOFFMANN.

Eh bien ! quand cela serait ?

NATHANAEL.

Il ne faut pas en rougir, pardieu ! et nous voici trois qui te tiendrons tête.

HOFFMANN.

Comment cela ?

NATHANAEL.

Ne sais-tu pas que Wilhelm épouse mademoiselle Hausen, qu'Hermann poursuit Wilhelmine, et que moi, j'adore la Fausta ?

HOFFMANN.

Fausta ! cette célèbre courtisane, qui a promené le scandale de sa vie dans toute l'Allemagne ?

NATHANAEL.

Oui !

HOFFMANN.

Wilhelmine, cette jeune et belle artiste, qui mène de compagnie la passion et la roulade ?

HERMANN.

Oui !

HOFFMANN.

Et Charlotte Hausen, cette jeune fille droite et impassible, dont les yeux bleus ont la transparence et la chaleur d'un glacier des Alpes ?

WILHEM.

Oui !

HOFFMANN.

Pauvres enfants, je vous plains... que le Seigneur soit avec vous !

NATHANAEL.

Ta maîtresse est donc un trésor, que tu traites si cavalièrement les nôtres ?

HOFFMANN.

Ma maîtresse !... (*A part.*) Oui, Stella ! trois maîtresses dans la même femme ! trois amours dans le même amour ! Charlotte ! Wilhelmine et Fausta !... (*Haut.*) Ma maîtresse, dites-vous ! — J'ai eu trois maîtresses, Messieurs, toutes trois jeunes, belles, charmantes ! — Voulez-vous savoir ce qu'il en advint ?

TOUS.

Oui, oui !

HOFFMANN.

Écoutez donc, et nous verrons après si vous êtes encore en humeur d'aimer ces bizarres créatures.

FRIÉDRICK.

Trois maîtresses, dis-tu ?

HOFFMANN.

Oui, fume tranquillement ta pipe, mon ami. Tu vas me com-

prendre; car dans ce drame de ma vie tu as joué le rôle du bon sens et de la raison, mon pauvre Friédrick.

NATHANAEL.

C'est donc que la raison et le bon sens ne sont guères bavards! — Allons, parle, nous t'écoutons!

LUTHER, *entrant.*

Le rideau va se lever, Messieurs.

HERMANN.

C'est bon, qu'il se lève!

LINDORF, *à part.*

A merveille! Avant une heure ils seront sous la table! Eh! eh! eh!

HOFFMANN.

Je commence.

TOUS.

Ah! écoutons! écoutons!

HOFFMANN.

La première se nommait Olympia.....

(*La toile tombe.*)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE II.

L'Automate.

Le théâtre représente un salon donnant sur une galerie, dont les portes sont closes par des tapisseries. — Portes latérales fermées également par des portières.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPALANZANI, OLYMPIA, COCHENILLE.

(*Olympia est à sa toilette, Cochenille la coiffe.*)

SPALANZANI.

Là! encore cette boucle à friser, mon fidèle Cochenille, elle sera belle comme le jour.

COCHENILLE, *bégayant.*

Be... belle co...omme un astre!

SPALANZANI.

Toutes les filles de Berlin en seront jalouses.

COCHENILLE, *riant.*

Tou...tous les jeunes gens lui feront la...a cour.

SPALANZANI.

Parbleu! (*l'examinant*) elle est charmante!

COCHENILLE.
Cha...armante

SPALANZANI.
Embrasse ton petit père, mon enfant! (*Il embrasse Olympia.*)

COCHENILLE, *riant.*
Hi! hi! hi!

SPALANZANI.
Pourquoi ris-tu, imbécile!

COCHENILLE.
Je ne ri...is pas.

SPALANZANI.
Allons, reconduis-la dans sa chambre avec le plus grand soin... va! (*le poussant*) mais va donc! (*Cochénille fait rouler le fauteuil sur lequel Olympia est assise, et le pousse dans la chambre à droite.*)

SCENE II.

SPALANZANI, *seul, il se frotte les mains.*

Ah! voilà une belle fille! et qui est bien la mienne, je m'en vante; il y a beaucoup de braves bourgeois qui ne pourraient pas en dire autant... C'est qu'elle vaut des millions, oui, et n'était Coppélius... — Diable de Coppélius! pourvu qu'il ne vienne pas réclamer sa part de la paternité! — Bah! ne l'ai-je pas payé en bons écus!... n'importe! c'est un madré compère, et s'il n'était à Venise!... Allons, allons, je suis fou de prendre ombrage de ce maudit marchand de lunettes, et c'est à moi qu'en reviendra tout l'honneur! — Ne pensons plus qu'à rendre ma fête splendide et digne de mes hôtes.

COCHENILLE, *annonçant.*
Mon...onsieur Ho...offmann! (*Il introduit Hoffmann et sort.*)

SCENE III.

SPALANZANI, HOFFMANN.

SPALANZANI.
Entrez, mon cher Hoffmann, entrez donc!

HOFFMANN.
Monsieur!

SPALANZANI.
Qui me vaut le plaisir inespéré de votre visite, mon cher ami?

HOFFMANN.
Je venais...

SPALANZANI.
Vous êtes trop aimable.— Monsieur votre oncle se porte bien.

HOFFMANN.
Il est mort!

SPALANZANI, *préoccupé.*
Allons, tant mieux!

HOFFMANN, *distrain.*
Oui, tant mieux! (*Se reprenant.*) Pardon! vous êtes préoccupé, et je me retire.

SPALANZANI.
Moi! du tout; restez, il faut m'excuser, mon cher, c'est ma soirée qui me trotte dans la tête.

HOFFMANN.
En effet, c'est aujourd'hui. — Il n'est bruit que de cela dans tout Berlin! — N'est-ce pas en l'honneur de mademoiselle Olympia?

SPALANZANI.
Oui, mon ami, en son honneur, car c'est ce soir que ma fille fait sa première apparition dans le monde. — Vous verrez! vous verrez quelle ravissante personne!

HOFFMANN.
Il est vrai! — elle est d'une admirable beauté!

SPALANZANI.
Comment! — vous l'avez donc vue?

HOFFMANN, *à part.*
Ah! diable!

SPALANZANI.
En effet, je me rappelle maintenant. — N'est-ce pas vous, mon cher ami, qui demeurez de l'autre côté de la rue, tout juste en face des fenêtres de ma fille?

HOFFMANN.
Moi-même, monsieur.

SPALANZANI.
Vous l'aurez vue derrière sa jalousie... n'est-ce pas? Allons! c'est fâcheux; vous n'aurez pas le plaisir de la surprise.

HOFFMANN.
Que dites-vous, Monsieur! — Si le plaisir est grand de voir mademoiselle Olympia, le plaisir est plus grand encore de la revoir.

SPALANZANI.
Vous êtes très-galant, mon cher Monsieur, très-galant, eh! eh!... Quelle belle chose que la physique! Ah! la science! pénétrer les secrets les plus intimes de la nature... en décomposer les divers éléments par l'analyse, et, nouveau créateur, les recomposer par la synthèse, voilà qui est grand, voilà qui est beau! — Pensez-vous quelquefois à cela?

HOFFMANN.
Toutes les fois que je sors de votre cours, mon cher professeur.

SPALANZANI.
Eh bien, vous verrez ma fille!

HOFFMANN.
Elle étudie la physique?

SPALANZANI.
Non, mais elle est fort bonne musicienne, — et quel carac-

tère! la douceur d'un ange, mon ami! — elle fera honneur à son père! (*Tournant brusquement le dos à Hoffmann.*) Il n'y a de science que la physique; hors la physique, point de salut!

HOFFMANN, *à part.*

Quel diable de rapport trouve-t-il entre la physique et sa fille?

COCHENILLE, *entrant.*

Mon...onsieur, le...es tapissiers vou...ous demandent vo...os derniers o...ordres.

SPALANZANI.

C'est bien, j'y vais!... Pardon, mon cher Hoffmann, je suis à vous dans l'instant.

HOFFMANN.

Faites, cher professeur; c'est moi qui suis indiscret. (*Spalanzani sort.*)

SCENE IV.

HOFFMANN, COCHENILLE.

HOFFMANN, *à Cochenille qui va pour sortir.*

Écoute ici, Cochenille.

COCHENILLE.

Mon...onsieur?

HOFFMANN.

Veux-tu me rendre un service?

COCHENILLE.

Oh! oh! oui, Monsieur.

HOFFMANN.

Tiens, voilà pour encourager ton dévouement. (*Il lui donne de l'argent.*)

COCHENILLE.

Ah! ah! Monsieur.

HOFFMANN.

Prends! prends!

COCHENILLE.

De...e quoi s'a...agit-il?

HOFFMANN.

J'adore ta maîtresse.

COCHENILLE.

Ma...a maîtresse! qui...i ça?

HOFFMANN.

Comment, qui ça? En as-tu d'autre que mademoiselle Olympia?

COCHENILLE.

Ma...ademoiselle O...Olympia! ah! ah! bien e..elle est bonne ce...elle-là!

HOFFMANN.

Aussi bonne que belle, sans doute.

COCHENILLE.

Hi! hi! hi!

Qu'as-tu à rire?

HOFFMANN.

Je ne ris pas.

COCHENILLE.

C'est un billet qu'il s'agit...

HOFFMANN.

Hi! hi! hi!

COCHENILLE.

Qu'il s'agit de remettre...

HOFFMANN.

Hi! hi! hi!

COCHENILLE.

As-tu fini?

HOFFMANN.

C'e... est fait, Monsieur.

COCHENILLE.

C'est un billet, te dis-je, qu'il s'agit de remettre à mademoiselle Olympia.

HOFFMANN.

A ma... ademoiselle O... Olympia?

COCHENILLE.

Sans doute.

HOFFMANN.

Ah! ah! bien, mon...on cher monsieur, vou...ous êtes volé!

COCHENILLE.

Comment, volé?

HOFFMANN.

J'ai... aime mieux vou...ous rendre l'argent.

COCHENILLE.

Ecoute, Cochenille! si tu ne remets mon billet à l'instant même, je t'assomme sur la place.

HOFFMANN.

O... oh! do... onnez donc! Je ne veux pa... as être battu!

COCHENILLE.

Et tu le remettras? (*Il lui donne une lettre.*)

HOFFMANN.

Oui... i, monsieur! Ah! ah! la bonne hi... hi... hi... histoire!
hi! hi! hi! (*Il sort par le fond.*)

COCHENILLE.

SCÈNE V.

HOFFMANN, seul, imitant Cochenille.

La... a bonne hi... hi... histoire! A-t-on jamais vu un pareil imbécile! Qu'a-t-il à me rire au nez, comme si je disais des sottises?— Ah! voilà le malheur de l'amour, c'est de mêler le grotesque au sublime! — N'importe, pourvu qu'il remette ma lettre, je ne lui demande pas autre chose! — Ma lettre, ai-je bien

dit tout ce que je voulais dire?—Ah! mon cœur est trop plein; il faudrait des volumes pour exprimer tout ce qu'il sent battre en lui d'idées et de paroles confuses! — Chère Olympia, du jour où je t'ai vue, une vie nouvelle s'est ouverte devant moi! T'adorer, te protéger, te consacrer tout ce que Dieu me donnera de jours, voilà ma seule envie. — Ta figure charmante se multiplie autour de moi, comme par enchantement; je la vois flotter dans les airs, je la vois scintiller à travers la nuit et se reproduire dans le cristal des ruisseaux.! — Ah! viens, chère fille et ne me laisse pas languir loin de toi dans le désespoir et l'incertitude! — Hélas! m'aimera-t-elle? — Il m'a semblé voir dans ses yeux une sorte de fixité langoureuse que je n'ose expliquer.... Et quand elle m'aimerait, son père voudra-t-il me la donner! — Si je m'attachais à lui pour l'aider dans ses expériences! — Oui! que je lui sois utile, et tout sera gagné. — Voilà qui est dit, Hoffmann, tu seras un savant!... un savant!.... *(avec résolution)* un savant. — Pauvre enfant! quand je pense que c'est ici qu'elle vit, qu'elle respire, que ces meubles ont été touchés par elle; qu'elle a promené sur ces lambris la douceur de son regard!... Mais, n'est-ce pas de ce côté qu'elle demeure!.. Oui, je m'oriente maintenant... Voilà sans doute la porte de son appartement! Dieu! si j'osais! Allons, du courage! — *(Il soulève la portière de droite.)* C'est elle!.... *(Il laisse retomber la portière.)* Oh! mon Dieu! comme mon cœur bat!.. Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu!... *(Il soulève de nouveau la portière.)* Non!... Qu'elle est belle!... C'est étrange! toujours la même immobilité!... Je l'ai vue des heures entières sans mouvement devant cette table où ses bras reposent appuyés! — il me semble parfois que la vie manque à ce regard, le sang à ce visage, comme si son âme avait quitté son corps! — A quoi pense-t-elle?..... *(Il reste plongé dans une sorte d'extase.)*

SCÈNE VI.

HOFFMANN, COPPÉLIUS.

(Coppélius entre par la porte de droite; il a un sac sur l'épaule et des baromètres à la main. Il pose le tout sur la table.)

COPPÉLIUS. *(Il a un accent juif très-prononcé.)*

Ah! à nous deux, mon vieux Spalanzani, je doute que ma visite lui fasse grand plaisir! Hum! quelqu'un! — ce monsieur paraît bien absorbé dans sa contemplation! — Que regarde-t-il là? *(Il s'approche tout doucement d'Hoffmann, qui ne l'a pas entendu, et regarde par-dessus son épaule.)* Ah! ah!

HOFFMANN se retournant vivement et laissant retomber la portière.
Plait-il?

COPPÉLIUS.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

HOFFMANN.

Monsieur! *(A part.)* Que le diable t'emporte!

COPPÉLIUS.

Belle fille, Monsieur, belle fille tout à fait.

HOFFMANN.

Qui donc, Monsieur?

COPPÉLIUS.

Mais apparemment la personne que vous regardiez avec tant d'attention.

HOFFMANN.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

COPPÉLIUS.

Vous ne regardiez pas mademoiselle Olympia, fille de mon ami Spalanzani?

HOFFMANN.

Votre ami, dites-vous?

COPPÉLIUS.

Oui, Monsieur, c'est moi qui lui vends des baromètres. — Monsieur n'aurait pas besoin de baromètres?

HOFFMANN.

Grand merci, je ne me soucie pas de savoir le temps qu'il fait! (*A part.*) Le drôle choisit mal son moment.

COPPÉLIUS.

Fort bien, je comprends. — Heureux les amoureux, n'est-ce pas? La pluie ou le soleil leur est tout un.

HOFFMANN.

Plaît-il?

COPPÉLIUS, *soulevant la portière.*

Osez donc me dire que vous n'êtes pas amoureux de cette magnifique créature...

HOFFMANN, *à part.*

Ah ça! mais ce coquin a des yeux de lynx!

COPPÉLIUS.

Oh! c'est que je ne m'y trompe pas, moi, et j'ai lu cela tout de suite dans vos regards. Cette chère enfant! — Allons! je vois avec plaisir qu'on ne me l'a pas abîmée. (*Il laisse retomber la portière.*)

HOFFMANN.

Abîmée!

COPPÉLIUS.

Écoutez donc, mon cher Monsieur, une femme est un meuble si fragile, vous verrez cela quand vous en aurez une.

HOFFMANN.

Ah! ah! il me paraît que vous avez de l'esprit, Monsieur?...

COPPÉLIUS.

Coppélius pour vous servir.

HOFFMANN.

Monsieur Coppélius!

COPPÉLIUS.

Hélas! plus d'esprit que d'écus, si je ne vous décide à m'acheter un baromètre; — achetez-moi donc un petit baromètre!

HOFFMANN.

Je vous répète, morbleu, que je n'achète pas de baromètre.

COPPÉLIUS.

Eh bien ! qu'à cela ne tienne... j'ai aussi des yeux ! de beaux yeux !

HOFFMANN.

Des yeux, des yeux ! comment peux-tu avoir des yeux, fou maudit ?

COPPÉLIUS, *versant le sac plein de lunettes, de lorgnettes et de lorgnons sur la table.*

Voyez ! de beaux yeux ! de jolis yeux !

HOFFMANN.

Des lunettes, tu veux dire ?

COPPÉLIUS.

Non, Monsieur, des yeux véritables, des yeux vivants comme ceux de la nature, verts, noirs, bleus, tristes, gais, perçants et clairs.—Chacun de ces verres a une âme qui colore, transforme, anime ou flétrit les objets.

HOFFMANN.

Dis-tu vrai ?

COPPÉLIUS.

Essayez ! Tenez ! ce lorgnon !

HOFFMANN, *prenant un lorgnon.*

Donne !

COPPÉLIUS, *avec flegme en remettant les lunettes dans le sac.*

Trois ducats !

HOFFMANN, *soulevant la portière et regardant avec le lorgnon.*

O ciel ! est-ce bien toi, Olympia ?

COPPÉLIUS.

Trois ducats !

HOFFMANN.

Oui, je te reconnais, mais plus belle et plus charmante encore ! Tes yeux s'animent, tes joues se colorent, ton front resplendit ! Olympia ! Olympia !

COPPÉLIUS, *faisant retomber la portière.*

Trois ducats.

HOFFMANN.

Ah ! pourquoi me ravis-tu cette apparition divine !

COPPÉLIUS.

Trois ducats !

HOFFMANN, *lui donnant une bourse.*

C'est bon ! paye-toi et laisse-moi en repos. (*Il soulève de nouveau la portière et regarde en silence.*)

COPPÉLIUS, *à part.*

Eh ! eh ! quel est l'amoureux qui n'a pas sa paire de lunettes ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SPALANZANI, COCHENILLE, LAQUAIS avec des flambeaux.

SPALANZANI.

Ici des lumières! c'est bien! et maintenant.... (*A la voix de Spalanzani, Hoffmann se retourne vivement; Spalanzani se trouve nez à nez avec Coppélius.*) Hein!

COPPÉLIUS.

Eh! eh! mon cher maître, vous ne comptiez pas sur moi?

SPALANZANI.

Comment? mais vous n'êtes donc plus à Venise?

COPPÉLIUS.

Apparemment, puisque je suis ici... est-ce que cela vous fâche?

SPALANZANI.

Par exemple!.. ce cher Coppélius!

COPPÉLIUS.

Ce bon Spalanzani!

SPALANZANI.

Embrassons-nous donc!

COPPÉLIUS.

De tout mon cœur. (*En l'embrassant à part.*) Oui, va! si tu pouvais me faire pendre!...

SPALANZANI, à part en embrassant Coppélius.

Que le diable t'étrangle! (*Les laquais ont disposé les flambeaux.*)

COPPÉLIUS.

Hola! hé! Cochenille?

COCHENILLE.

Mon... onsiieur

COPPÉLIUS, lui indiquant les baromètres et le sac qui sont sur la table.

Range-moi tout cela.

COCHENILLE.

Oui, Monsieur! (*Il range le tout et met les meubles en place avec l'aide des laquais.*)

HOFFMANN, à part.

Diable! il me paraît bien reçu dans la maison!

SPALANZANI.

Mon cher Hoffmann, je vous présente maître Coppélius, un honorable opticien de mes amis.

COPPÉLIUS.

Oh! nous avons déjà fait connaissance!

HOFFMANN, saluant.

Monsieur!

COPPÉLIUS, de même.

Monsieur. (*Bas à Spalanzani.*) J'ai à vous parler.

SPALANZANI, *de même.*

Fort bien! (*Haut.*) Allons, mon cher Hoffmann, il se fait tard! allez passer un habit, et nous revenez bientôt.

HOFFMANN.

Vous ne m'attendrez pas longtemps, cher professeur (*A part.*) Ce diable d'homme m'inquiète... Bah! que peut-il faire? (*Bas à Cochenille.*) Et ma lettre?

COCHENILLE.

So...oyez tranquille, hi! hi! hi! (*Hoffmann sort suivi de Cochenille et des laquais.*)

SCENE VIII.

SPALANZANI, COPPÉLIUS.

COPPÉLIUS.

Eh! bien mon cher maître, il paraît que vous donnez à la bonne ville de Berlin une petite fête de votre façon.

SPALANZANI.

Comme vous voyez.

COPPÉLIUS.

Je me réjouis fort d'être arrivé tout juste à point pour y assister.

SPALANZANI.

J'en suis enchanté comme vous.

COPPÉLIUS.

Ah ça! dites-moi, c'est donc ce soir que vous comptez leur présenter notre charmante Olympia.

SPALANZANI.

Ce soir même; — y trouvez-vous à redire?

COPPÉLIUS.

Non! c'est que j'ai réfléchi.

SPALANZANI, *à part.*

Ah! diable!

COPPÉLIUS.

Et c'est pourquoi je suis revenu de Venise. — Savez-vous qu'on peut tirer le plus grand parti de notre fille?

SPALANZANI.

Mais... sans doute!..

COPPÉLIUS.

Que toute la ville voudra voir un pareil trésor, et que son succès vous couvrira d'argent et de gloire.

SPALANZANI.

Je l'espère. — Où voulez-vous en venir?

COPPÉLIUS.

A ceci... que vous serez grassement payé de vos peines, et qu'il est juste que je le sois des miennes.

SPALANZANI.

Il me semble pourtant que nos conventions...

COPPÉLIUS.

Oh ! nos conventions ! nos conventions ! il n'y a rien d'écrit.

SPALANZANI.

Je ne puis cependant pas...

COPPÉLIUS.

Aimez-vous mieux que je vienne dire en pleine assemblée qu'Olympia est mon enfant ? — car c'est aussi mon enfant ; elle a mes yeux, que diable !

SPALANZANI.

Enfin, que voulez-vous ?

COPPÉLIUS.

Cinq cents ducats.

SPALANZANI.

Cinq cents ducats ! après ce que je vous ai donné...

COPPÉLIUS.

C'est à prendre ou à laisser.

SPALANZANI, à part.

Bien te prend, vieux coquin, que je ne sache pas ton secret ?

COPPÉLIUS.

Vous dites ?

SPALANZANI, à part.

Eh ! mais j'y pense !... (*Haut.*) Allons, soit ! mais comme je n'ai pas d'argent, vous voudrez bien prendre ce billet sur le juif Elias !..

COPPÉLIUS.

Maître Elias ! oui, c'est une maison solide... à quelle échéance ?

SPALANZANI.

A l'échéance de demain.

COPPÉLIUS.

C'est dit.

SPALANZANI.

Mais cette fois, vous me signerez une renonciation entière à tous les droits paternels !

COPPÉLIUS.

Rien de plus juste. (*Il écrit sur ses tablettes.*)

SPALANZANI, à part.

Va, mon bon ami, va te faire payer chez le juif Elias.

COPPÉLIUS.

Tenez !

SPALANZANI.

Donnant ! donnant ! (*Ils échangent les papiers.*)

COPPÉLIUS.

Voilà qui est fait. — A propos, savez-vous une idée qui me vient ?

SPALANZANI.

Quelle donc ?

COPPÉLIUS.

Vous devriez marier Olympia.

SPALANZANI.

Ah ! ah ! bonne idée, bonne idée !

COPPÉLIUS.

Vous croyez que je raille ? demandez à cet imbécile qui vient de sortir, il en est amoureux fou !

SPALANZANI.

Vraiment !

COPPÉLIUS.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

SPALANZANI.

Quel nigaud !

COPPÉLIUS.

C'est jeune ! c'est jeune !...

SCENE IX.

LES MÊMES, COCHENILLE, INVITÉS.

COCHENILLE.

Mon... onsiieur, voi... oilà vos invités.

SPALANZANI.

C'est bien, introduis-les !... (*Les valets ouvrent les portières; le monde qui remplit la galerie se répand sur le théâtre. Spalanzani va causer de groupe en groupe.*)

COPPÉLIUS.

Dis-moi, Cochenille !

COCHENILLE.

Mon...onsieur ?

COPPÉLIUS.

Maître Elias demeure toujours rue de la Boucherie.

COCHENILLE.

Maître E...élias ! a...ah ! bien Monsieur, i...il est loin.

COPPÉLIUS.

Co...omment cela ? Que le diable t'emporte, je ne puis pas parler avec toi sans bégayer moi-même. C'est nerveux !

COCHENILLE.

I...il a fait ban...anqueroute hier, Mon...onsieur.

COPPÉLIUS.

Banqueroute ! ah ! vieux gremlin ! je suis volé.

COCHENILLE.

Vo...olé !

COPPÉLIUS.

Filou ! brigand ! assassin !

COCHENILLE.

Qui...i ça ?

COPPÉLIUS.

Ecoute, Cochenille ! j'ai deux mots à te dire ; viens me rejoindre dans la cour.

COCHENILLE.

Oui...i, Monsieur.

SPALANZANI.

Olympia, Messieurs? — je vais avoir l'honneur de vous la présenter.

COPPÉLIUS, *rencontrant Spalanzani.*

Ce cher Spalanzani!

SPALANZANI.

Ce bon Coppélius! (*Ils se serrent la main.*)

COPPÉLIUS, *à part.*

Tu me le paieras. (*Il sort.*)

SPALANZANI.

Va, va te faire payer. (*Il entre chez Olympia. — Cochenille le suit.*)

SCÈNE X.

HOFFMANN, FRIÉDRICK, INVITÉS. (*Hoffmann et Friédrick entrent en scène au moment où sort Spalanzani.*)

HOFFMANN.

Je te dis que j'en suis fou, mon pauvre ami...

FRIÉDRICK.

Mais encore faut-il attendre à l'épouser que tu connaisses son caractère.

HOFFMANN.

Oh! je le connais, Friédrick, c'est celui d'un ange.

FRIÉDRICK.

Celui d'un ange! celui d'un ange! tu n'en sais rien, ne lui ayant jamais parlé.

HOFFMANN.

Crois-tu donc que le cœur ne devine pas la femme qu'il aime!

FRIÉDRICK.

Par la croisée?

HOFFMANN.

Ah! tu railles toujours! — Mais chut!... N'est-ce pas elle qui vient? (*On entend le bruit d'un ressort qu'on remonte. La portière s'ouvre. — Murmure de curiosité dans la foule.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SPALANZANI, OLYMPIA, COCHENILLE.

SPALANZANI.

Mesdames et Messieurs, je vous présente ma fille Olympia. (*Il conduit Olympia de groupe en groupe.*)

HOFFMANN.

Vois qu'elle est belle!

FRIÉDRICK.

Elle a l'air bien froid.

HOFFMANN.

Ah ! c'est que tu ne la vois pas d'assez près ! — Tiens, regarde ! (*Il lui présente son lorgnon.*)

FRIÉDRICK, regardant avec le lorgnon d'Hoffmann.

Voilà un étrange lorgnon... c'est comme un brouillard qui me passerait devant les yeux. — Je ne vois plus rien du tout.

HOFFMANN.

Donne, donne. (*Il reprend son lorgnon et regarde Olympia.*)

SPALANZANI, promenant toujours Olympia.

Ah ! ah ! c'est vous, mon cher Hoffmann. — Bonjour, Friédric. Eh bien ! n'est-il pas vrai que ma fille est charmante ?

HOFFMANN.

Ah ! Monsieur !

SPALANZANI.

Elle marche avec majesté, n'est-ce pas ?

FRIÉDRICK.

Avec majesté !

SPALANZANI, bas à Friédric.

Je crois, Dieu me pardonne, que votre ami en est amoureux. Eh ! eh ! (*Il s'éloigne avec Olympia.*)

FRIÉDRICK.

Elle est roide et guindée comme une marionnette.

HOFFMANN.

De la timidité sans doute ! — Ne veux-tu pas que cette jeune fille ressemble à une grande coquette !

FRIÉDRICK.

Soit.

SPALANZANI, à ses invités.

Mesdames et Messieurs, cette chère enfant, dont vous n'avez pu encore apprécier que les moindres qualités, encouragée d'ailleurs par vos éloges et impatiente surtout d'en conquérir de nouveaux...

FRIÉDRICK, à part.

Désire passer à d'autres exercices.

SPALANZANI.

Brûle de vous faire connaître ses autres talents.

UNE VOIX, dans la foule.

Très-bien !

SPALANZANI.

Elle chantera, si vous le permettez, une vocalise de sa composition, en s'accompagnant elle-même sur la harpe ou sur le clavecin, au choix de l'honorable société.

LA MÊME VOIX.

La harpe !

SPALANZANI.

Qui est-ce qui a dit la harpe ?

LA MÊME VOIX.

Moi, Monsieur.

SPALANZANI.

Fort bien ! Cochenille, va chercher la harpe de ma fille. (*En*

amenant Olympia vers un fauteuil où elle s'assied.) Allons, mon enfant, maîtrise ton émotion, bien naturelle d'ailleurs.

OLYMPIA.

Oui.

HOFFMANN, *bas.*

Elle va chanter, Friédrick, elle va chanter!

FRIÉDRICK, *de même.*

J'ai bien entendu.

COCHENILLE, *rapportant une harpe qu'il place devant Olympia.*

Voi... oilà!

TOUS.

Silence, silence! (*Après avoir préludé quelques instants, Olympia chante une vocalise (1) et laisse immédiatement après retomber ses bras inertes. — Tout le monde applaudit et crie bravo.*)

HOFFMANN, *qui n'a cessé de regarder Olympia avec son lorgnon.*

Olympia! Olympia!

FRIÉDRICK, *le saisissant par le bras.*

Eh bien! es-tu fou?

HOFFMANN.

Ah! mon ami, quelle voix divine!

FRIÉDRICK.

Oui, elle chante avec l'accent sonore et vibrant d'un harmonica. (*Pendant ce temps Cochenille a enlevé la harpe et tout le monde s'est empressé autour d'Olympia qui remercie tour à tour de la main droite et de la main gauche. — Une musique de valse se fait entendre dans les salons voisins.*)

SPALANZANI.

Et maintenant, messieurs, ma fille va ouvrir le bal avec celui de vous qui voudra bien lui offrir la main.

HOFFMANN, *s'élançant.*

Si mademoiselle veut m'accorder cette faveur.

SPALANZANI.

Comment donc, mon cher Hoffmann! — Allons, ma fille, prends la main de Monsieur...

OLYMPIA.

Oui. (*Elle se lève, prend le bras d'Hoffmann et s'éloigne suivie de tout le monde.*)

FRIÉDRICK.

Décidément, cette belle demoiselle ne me revient pas du tout. Surveillons Hoffmann, il ferait quelque sottise. (*Il sort. Des groupes passent et repassent au fond du théâtre dans la galerie.*)

SCÈNE XII.

COCHENILLE, puis COPPÉLIUS.

COCHENILLE *rentre en scène avec un plateau.*

Le pau...uvre garçon, c'est qu'il en... en est fou tout à fait! a...allons, offrons des ra...afraîchissements. (*Il avale deux ou trois verres de sirop.*)

(1) La vocalise est exécutée dans la coulisse par un cor anglais.

COPPÉLIUS, paraissant à la porte de gauche.

Eh bien ! me laisseras-tu morfondre toute la soirée, animal ?

COCHENILLE.

Je...e vous suis, mon...on bon monsieur. (*Il disparaît avec Coppélius.*)

VOIX, au fond du théâtre.

Place, place ! (*On voit valser Hoffmann et Olympia avec rapidité.*)

HOFFMANN, en valsant.

Olympia ! Olympia !

VOIX, dans la foule.

Arrêtez donc, il va se trouver mal !

FRIÉDRICK.

Ils vont se briser le front contre la muraille !

HOFFMANN.

Assez ! assez !...

FRIÉDRICK.

Eh ! de grâce, mademoiselle !... (*Il veut les arrêter, mais il est renversé.*)

VOIX, dans la foule.

Arrêtez ! arrêtez !

SPALANZANI.

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? Ah diable ! imprudent ! (*Il touche Olympia à l'épaule, elle s'arrête subitement. Il la fait asseoir sur un fauteuil, la musique s'arrête. Hoffmann étourdi va tomber sur un canapé.*) Que voulez-vous ? Cette pauvre enfant adore la valse.

FRIÉDRICK, à part, en se frottant l'épaule.

Ce n'est pas une femme, c'est un bélier.

SPALANZANI.

Allons ! allons ! ça ne sera rien ! (*Entre un laquais.*) Mais ne vient-on pas nous annoncer le souper ?

LE LAQUAIS.

Oui, monsieur.

SPALANZANI.

Messieurs, la main aux dames ! (*Tout le monde commence à s'éloigner.*) Qu'avez-vous donc, mon pauvre Friédric ?

FRIÉDRICK.

C'est mademoiselle votre fille qui m'a renversé.

SPALANZANI.

Vraiment ! cette chère Olympia ! n'est-ce pas qu'elle est charmante ?

FRIÉDRICK.

Charmante !... (*A Olympia.*) Mademoiselle !...

SPALANZANI.

Pardon ! elle ne soupe pas !...

FRIÉDRICK.

Ah !

SPALANZANI.

Jamais.

FRIÉDRICK.

Ah !...

SPALANZANI, à part en regardant Hoffmann et Olympia.

Parbleu ! je serais curieux de savoir ce qu'ils vont se dire !
(Il touche l'épaule d'Olympia. — On entend le bruit d'un ressort qu'on remonte.)

FRIÉDRICK.

Quoi ?

SPALANZANI.

Rien !... venez ! venez ! (Il entraîne Friedrich, les portières du fond se referment.)

SCÈNE XIII.

HOFFMANN, OLYMPIA.

HOFFMANN, revenant à lui.

Ils se sont éloignés, enfin ! ah ! — je respire !
Seuls, seuls tous deux !

(S'élançant vers Olympia,)

Que j'ai de choses à te dire,

Olympia !

(Il tombe à ses genoux.)

Mais d'abord laisse-moi t'admirer ;

De ta vue, à genoux, laisse-moi m'enivrer.

OLYMPIA.

Oui.

HOFFMANN.

Mon âme est à toi, cher ange, à toi ma vie !
Tout à l'heure, au milieu de la foule ravie,
Tu parus ; et mon cœur et mes yeux t'ont suivie !
Et mes doigts en tremblant ont effleuré tes doigts !...
Puis chacun s'est penché pour t'entendre, et ta voix,
Ta voix, à nulle autre pareille,

A pris, en frappant mon oreille,

Les suaves accents d'un luth aérien !

Un nuage a voilé ma vue...

Une main inconnue

A brisé le lien

Qui m'attachait à la terre,

Et loin de ce monde glacé,

Tout mon être s'est élançé,

Comme l'aigle hors de son aire,

Dans un pays lointain inondé de lumière !

Croyant alors, pauvre fou,

Sentir autour de mon cou

De tes bras l'étreinte amoureuse,

J'ai redit mille fois ton nom mélodieux
Aux échos joyeux
De cette contrée heureuse !

OLYMPIA.

Oui.

HOFFMANN.

Ce n'était donc pas un rêve!... Dieu lui-même
A reçu tes aveux et béni nos amours !
Tu m'appartiens ! nos cœurs sont unis pour toujours !

Oh ! vivre deux ! n'avoir qu'une même pensée,
Une même félicité !

Partager l'avenir comme l'heure passée,
Sur la terre, sa vie heureuse ou menacée,
Et là-haut son éternité !

Vivre deux ! parcourir une égale carrière,
Dormir en enlaçant ses bras !
Implorer le Seigneur de la même prière !
Vivants n'être qu'une âme, et morts qu'une poussière,
Marcher à Dieu du même pas !

Olympia ! comprends-tu cette joie éternelle,
Où se mêlent deux cœurs humains,
D'emporter de la terre une flamme immortelle,
Et d'arriver, ensemble et du même coup d'aile,
Au ciel en nous tenant les mains !

OLYMPIA.

Oui... oui...

HOFFMANN.

Mais qu'as-tu donc ? comme ta lèvre est blême !
On dirait que la mort va s'emparer de toi !
La mort, non ! qu'ai-je dit ? je suis fou ! réponds-moi !

(Il regarde Olympia avec son lorgnon.)

Je suis fou, c'est la vie !

(Spalanzani paraît à l'une des portes du fond.)

Ah ! je t'aime, je t'aime !...

(Il se laisse tomber aux pieds d'Olympia.)

SPALANZANI, *entrant en scène.*

Ah diable ! il finirait par me la chiffonner !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SPALANZANI.

SPALANZANI, *s'approchant d'Hoffmann et lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien ! mon cher monsieur, puisque vous prenez tant de plaisir dans la conversation de ma fille, vos visites nous seront toujours fort agréables.....

HOFFMANN, *se relevant.*

O ciel !

SPALANZANI.

Allons, rentre chez toi, chère enfant, tu dois avoir besoin de prendre du repos.

HOFFMANN.

Déjà !

SPALANZANI, *faisant lever Olympia et lui prenant le bras.*

Eh oui ! déjà ! — vous reviendrez demain.

HOFFMANN.

Ah ! monsieur, vous me rendrez le plus heureux des hommes.

SPALANZANI.

Il n'y a pourtant pas de quoi ; allons, bonsoir. (*Olympia fait une révérence à Hoffmann et sort avec Spalanzani qui la conduit par la main.*)

SCÈNE XV.

HOFFMANN, puis FRIÉDRICK.

(Pendant cette scène les lumières s'éteignent et le théâtre se plonge peu à peu dans l'obscurité.)

HOFFMANN.

Comment, pas de quoi ! Lorsqu'il encourage mes plus chères espérances, lorsqu'il me permet d'aimer sa fille ! Oh ! mon cœur, ne te brise pas de joie !

FRIÉDRICK, *entrant, un verre à la main. — Il est un peu gris.*

Holà ! hé ! cher Hoffmann ! nons nous grisons sans toi !

Laisse-là tes amours, et viens te mettre à table.

HOFFMANN.

Merci, je n'ai pas soif !...

FRIÉDRICK.

Belle raison, ma foi !

Pas soif ! on boit sans soif quand le vin est potable.

HOFFMANN.

Laisse-moi.

FRIÉDRICK.

Non, pardieu ! je ne te quitte pas !

HOFFMANN.

Aimé ! je suis aimé ! Friédric ! aimé d'elle !

FRIÉDRICK.

C'est l'amour qui te trouble à ce point la cervelle !

(*Riant.*)

Ah ! ah ! si tu savais ce qu'on dit de ta belle !

HOFFMANN.

Qu'en dit-on ?

FRIÉDRICK.

Franchement, mon cher, on dit tout bas...

HOFFMANN.

Quoi donc ?

FRIÉDRICK.

Qu'elle est stupide !

HOFFMANN.

Ah !

FRIÉDRICK.

Tout à fait stupide

HOFFMANN.

Je leur ferai voir, moi, que j'ai le poing solide !

FRIÉDRICK, *le retenant.*

Fi donc ! ne vas-tu pas te fâcher pour cela,
Et chercher sottement querelle à ces gens-là !
Je t'avoue, entre nous, que j'ai peine à comprendre
Qu'un garçon de ton âge, en parfaite santé,
Soit assez dépourvu de raison pour s'éprendre
D'une fille sans grâce et sans grande beauté,
Qui ne sait ni parler, ni marcher, ni sourire,
Et m'a tout l'air, à moi, d'une poupée en cire.

HOFFMANN.

Une poupée en cire !

FRIÉDRICK.

Avec des yeux d'émail.

HOFFMANN.

Des yeux d'émail !

FRIÉDRICK.

Voyons, sans te mettre en colère...

Peut-on plus gauchement tenir son éventail ?

Est-ce là la démarche élégante et légère,

Est-ce là le maintien, et la grâce et la voix,

D'une fille, morbleu, faite comme les autres ?

HOFFMANN.

J'ai pour la regarder d'autres yeux que les vôtres.

FRIÉDRICK.

Je connais pour ma part des horloges de bois,

D'où sort à l'heure dite un petit coq en cuivre,

Qui chante par trois fois, tend l'aile et semble vivre.

HOFFMANN.

Eh bien !

FRIÉDRICK.

Eh bien, mon cher, j'ai peur que ce coq-là,

Ne soit un peu cousin de ta belle Olympia !

HOFFMANN.

Vous n'êtes tous, morbleu, que des êtres vulgaires,

Qui traitez de rêveurs et de visionnaires

Tous ceux qui ne sont pas aveugles comme vous,

Sages qui nous raillez et qui seuls êtes fous !

Olympia, dites-vous, n'a rien qui vous enchante !

Et sa pudeur divine, et sa grâce touchante,

N'ont pas su désarmer votre rire moqueur !

Ah ! c'est que pour savoir lire au fond de ce cœur,

Pour bien apprécier le trésor qu'il réçèle,

Pour céder tout entier à ce charme vainqueur,

Il faut sentir en soi passer une étincelle

De ce céleste feu qui rayonne autour d'elle !

— J'ai su deviner seul ses mille qualités...

Et de l'amour déjà l'immortelle puissance

Semble attirer en moi toutes ses facultés !

Pour elle je respire, et je vis et je pense !...

— Elle ne parle pas, dites-vous !.. Eh ! morbleu !

C'est que tous vos discours l'intéressent fort peu.

Que veux-tu qu'elle mêle à ce plat bavardage !

Nul de vous ne saurait comprendre son langage.

— Et qu'est-ce que des mots après tout ? un vain bruit

Qui trouble un instant l'air et qui s'évanouit !...
 — Son regard radieux dont l'éclat m'éblouit,
 Le sourire enchanteur de ses deux lèvres roses,
 Un soupir étouffé, quelque mot dit tout bas,
 Me racontent, à moi, mille charmantes choses
 Que tu ne peux comprendre et qu'ils n'entendent pas.

FRIÉDRICK.

Puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à me taire !
 Le prisme de l'amour aveugle encor tes yeux !
 Loin du monde réel tu marches solitaire ;
 Un jour nous te verrons redescendre des cieus,
 Et poser comme nous tes deux pieds sur la terre.
 — Cependant il vaut mieux, si le rêve en est doux,
 Être fou comme toi, que sage comme nous....

Et pour commencer, on n'y voit plus clair dans le monde
 réel !... Les lumières se sont éteintes, orientons-nous.

HOFFMANN.

Chut !

FRIÉDRICK.

Quoi donc ?

HOFFMANN.

N'entends-tu pas ? là ? (*Il indique la petite porte par où est sorti
 Coppélius*). Oui, il me semble reconnaître la voix de ce bizarre
 Coppélius ! Que vient-il faire à cette heure ? c'est étrange ! ne
 bougeons pas !

SCENE XVI.

LES MÊMES, COPPÉLIUS, COCHENILLE.

COCHENILLE, *bas*.

Pre...enez garde.

COPPÉLIUS, *bas*.

N'aie pas peur, je connais la maison de la cave au grenier.
 Ainsi, c'est entendu !

COCHENILLE.

C'e...est entendu !

COPPÉLIUS.

Nous enlevons Olympia ; dans une heure nous roulons sur
 la route de Venise, et demain je te remets les cent ducats !

HOFFMANN.

Qu'entends-je ?

FRIÉDRICK.

Chut !

Hein ?

COPPÉLIUS.

Plaît...ait-il.

COCHENILLE.

Il me semble avoir entendu.....

COPPÉLIUS.

Quoi...oi donc ?

COCHENILLE.

Je me serai trompé.... Ainsi tu es sûr que Spalanzani est avec ses hôtes ?

COPPÉLIUS.

Je...e l'ai vu qui...i buvait co...omme un trou.

COCHENILLE.

C'est bien ! — A corsaire, corsaire et demi. — Allons la chercher. (*Ils se dirigent vers la chambre d'Olympia*)

COPPÉLIUS.

HOFFMANN, saisissant Coppélius au collet.

Misérable ! (*Cochénille pousse un cri et va se blottir derrière un meuble.*)

COPPÉLIUS.

Holà ! — qui êtes-vous ?

HOFFMANN.

Un homme qui vous tuera si vous faites un pas de plus !

COPPÉLIUS.

Ah ! très-bien ! — monsieur Hoffmann ! — Rends-moi mon lorgnon, imbécile ! (*Il lui arrache son lorgnon et l'écrase sous son pied.*) Tiens ! voilà ton amour en ruines !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SPALANZANI, un flambeau à la main; le théâtre s'éclaire.

SPALANZANI, posant son flambeau.

Qu'y a-t-il-donc ? — quel est ce bruit ?

HOFFMANN.

C'est ce vieux coquin qui veut enlever Olympia !

SPALANZANI.

Enlever Olympia ! — Ah ! traître !

COPPÉLIUS.

Ah ! voleur !

SPALANZANI.

Olympia est à moi !

COPPÉLIUS.

Ah ! gredin !

SPALANZANI.

Ah ! fripon ! (*Ils se prennent au collet.*)

HOFFMANN.

Que disent-ils?... Olympia!... (*Il se précipite dans l'appartement d'Olympia.*)

SPALANZANI.

Au secours ! au secours ! (*On accourt de tous côtés. — Friédrick avec l'aide des autres convives sépare Spalanzani et Coppélius. — Un bruit de ressorts qui se brisent se fait entendre chez Olympia.*)

SPALANZANI, *se tordant les mains avec désespoir.*

Brisée ! brisée ! (*Coppélius rit aux éclats.*)

HOFFMANN, *reparaissant pâle et épouvanté.*

Un automate ! un automate ! un automate ! (*Il tombe entre les bras de Friédrick. — Eclat de rire général. — Rideau.*)

FIN DU 2^e ACTE.

ACTE III.

Le chant d'Antonia

Le théâtre représente une chambre bizarrement meublée. — A gauche un clavecin. — A droite un canapé ; violons pendus au mur. — Au fond, une croisée formant enfoncement et donnant sur un balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRESPEL, ANTONIA. (*Antonia est étendue endormie sur le canapé. — Crespel est assis près d'elle. — Il laisse mourir la dernière note d'un air sur le violon.*)

CRESPEL.

Elle dort... Antonia... chère enfant!... qu'elle est belle!... ainsi couchée, la tête doucement appuyée sur ce coussin, elle me rappelle sa pauvre mère.—Hélas ! sa mère aussi, je l'ai vue étendue comme elle... les deux mains sur sa poitrine ! mais elle était froide et ne se releva pas !—Dors en paix, mon enfant ! ton père veille sur toi!... Cette ressemblance est effrayante, elle a toute la pâleur de l'autre ! (*Il se lève doucement, se penche sur sa fille, la regarde un moment et se rassied.*) Ah ! pauvre père, cette terreur ne te quittera pas !... il me semble toujours voir monter à sa joue cette coloration fiévreuse qui annonçait la mort de sa mère en la rendant plus belle ! — Antonia, si je te perdais!... J'ai parlé trop haut!... non... dors, chère enfant!... dors, je suis là !

ANTONIA, *dormant toujours, comme dans un rêve.*

Hoffmann !

CRESPEL, *avec colère.*

Hoffmann ! (*Il se lève et s'éloigne d'Antonia.*) Nom maudit ! un méchant musicien... c'est-à-dire... non, un excellent musicien, — dont j'enrage ! Pauvre Antonia ! — avec six mois de la vie d'artiste, c'en était fait de toi ! — Qu'Hoffmann reste à Munich, il ne saura jamais où j'ai caché mon trésor !...

ANTONIA, *révânt toujours.*

Viens ! mon bien-aimé ! et que ta voix s'unisse à la mienne ! Oh !... chanter... chanter encore !...

CRESPEL, *s'élançant vers elle.*

Non !... que dis-tu ?

ANTONIA, *réveillée en sursaut.*

Ah ! mon père !... pourquoi me réveillez-vous ? — Hélas ! ce n'était qu'un rêve ! — Cher Hoffmann, je croyais le voir, l'entendre ! Ah ! pourquoi ne nous a-t-il pas écrit ?

CRESPEL.

Que veux-tu ? — c'est ainsi que sont faits les jeunes gens, ils aiment vite, et ils oublient de même. — Vis tranquille sous ma garde et repose-toi sur le cœur de ton père ; celui-là ne te manquera pas. — Si tu savais comme je t'aime !

ANTONIA.

Moi aussi je vous aime ! (*Timidement.*) Mais je vous aimerais bien plus s'il était près de nous !... — qui le retient là-bas ? — pourquoi ne vous a-t-il pas suivis ?

CRESPEL.

Que sais-je ? — des affaires de succession, je pense.

ANTONIA.

Ah ! rappelez-vous nos bonnes soirées d'autrefois !.. Hoffmann était là... tous deux nous commencions à chanter, vous détachiez du mur votre violon d'Amati, et votre archet en effleurait légèrement les cordes, puis l'instrument et les voix vibraient à l'unisson dans un crescendo magnifique, et il me semblait que je n'étais plus de ce monde !... Ah ! cette musique m'enivre encore, je l'entends !... Hoffmann !... soutiens ma voix ! (*Pendant ces derniers mots elle s'est approchée du clavecin, s'y est assise et se dispose à chanter. Mais Crespel étouffe la première note sur ses lèvres en y posant la main.*)

CRESPEL.

Malheureuse enfant ! tais-toi ! par pitié, tais-toi !

ANTONIA.

Ah ! vous êtes cruel !

CRESPEL.

Cruel !... oh ! non... non !... mais je crois toujours que l'âme de ta mère frémit dans ta voix ! — Si tu m'aimes, ne chante plus, cela me brise le cœur ! Ne chante plus jamais !

ANTONIA.

Jamais !.. ah !.. qu'exigez-vous de moi ! — Ma mère n'a-t-elle pas été la plus grande cantatrice de toute l'Allemagne ! Oh ! monter sur le théâtre, tenir suspendue à ses lèvres toute une foule attentive, chanter les œuvres des maîtres, au bruit de

mille applaudissements ; sentir en soi la force de les comprendre, et presque de leur donner une vie nouvelle !... ah ! ce sont tous mes rêves que vous renversez !... Mais n'importe ! vous le voulez... C'est bien, je ne chanterai plus !...

CRESPEL.

Tu pleures !

ANTONIA.

Non, non, ce n'est rien ; — tenez il n'y paraît plus.

CRESPEL.

Merci, chère enfant, merci !... voyons il faut te distraire ; veux-tu démonter un violon ?

ANTONIA.

Comme vous voudrez, mon père.

CRESPEL, *détachant un violon du mur.*

Tiens, regarde ! le beau violon à démonter !... C'est qu'il n'y que tes mains blanchettes, vois-tu, qui soient dignes de ce plaisir-là. — Vois-tu, là ?... 1647. — Comme il est fin d'encolure et bien pris de la taille ! — C'est l'œuvre d'un maître, Antonia. — Je veux étudier cette boîte-là.

ANTONIA

Bien, donnez, mon père.

CRESPEL.

Vois-tu, Antonia, quand je les aurai tous étudiés, je veux faire un violon à mon tour, mais le roi des violons. — Je lui donnerai ta voix, Antonia. — Là, dans l'intérieur, j'écrirai ton nom, et dans quelque cent ans d'ici tu auras encore des amoureux !

ANTONIA.

Mon bon père !

FRANTZ, *entrant.*

On vous attend à la société philharmonique, Monsieur.

CRESPEL.

C'est bien, j'y vais..... Adieu, Antonia, à bientôt, chère fille !
(*Il la baise au front. Antonia sort.*)

SCÈNE II.

CRESPEL, FRANTZ.

CRESPEL.

Frantz, mon chapeau ?

FRANTZ, *regardant par la croisée.*

Très-beau, Monsieur.

CRESPEL.

Comment, très-beau ?

FRANTZ.

A moins qu'il ne pleuve.

CRESPEL.

Je te demande mon chapeau, animal.

FRANTZ.

Ah ! très-bien ! (*Il présente une canne à Crespel.*)

CRSPEL, *prenant la canne.*

Je ne sais qui me tient!.... *(Il fait mine de frapper Frantz.)*

FRANTZ.

Holà!

CRSPEL.

Ah! ah! tu n'es pas sourd aux coups de bâton, à ce qu'il paraît? — Ecoute ici, tu ne recevras personne.

FRANTZ, *faisant un pas pour sortir.*

Vous croyez?

CRSPEL.

Où vas-tu?

FRANTZ.

Je vais voir si l'on sonne, comme Monsieur me l'a commandé.

CRSPEL.

Peste soit du sourd!... J'ai dit : Tu ne recevras personne!

FRANTZ.

Ah! très-bien!

CRSPEL.

Personne, tu m'entends! *(Frantz ne répond pas. Crespel reprend d'une voix de stentor)* Tu m'entends?

FRANTZ, *de même.*

Eh! oui, Monsieur! je ne suis pas sourd.

CRSPEL.

Je m'en aperçois. — Ainsi c'est convenu, n'est-ce pas?

FRANTZ.

Je l'ignore, monsieur, j'étais sorti.

CRSPEL, *furieux.*

Que le diable t'emporte!

FRANTZ.

Oui, monsieur, à double tour! *(Crespel hausse les épaules et sort.)*

SCÈNE III.

FRANTZ, *seul.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il a?—Qu'est-ce qu'il a? mon Dieu!—Que les maîtres sont exigeants! Il n'y a jamais moyen de les contenter.—Je me mets en quatre pour servir celui-ci; Bast! c'est comme si je chantais!... Et encore, non! Si je chantais il aurait beaucoup plus de considération pour moi! —Je suis fâché de n'avoir pas appris à chanter.—Ce n'est pourtant pas la voix qui me manque! *(Il pousse deux ou trois notes excentriques)* Non, c'est la méthode! Enfin, on ne peut pas tout avoir; je chante mal, c'est vrai; mais je danse agréablement! *(Il indique quelques pas de danse.)*

SCENE IV.

FRANTZ, HOFFMANN, FRIÉDRICK.

HOFFMANN.

Voilà ce brave Frantz, c'est bien ici. (*Il frappe sur l'épaule de Frantz.*)

FRANTZ, *se retournant.*

Hein ! Monsieur Hoffmann !

HOFFMANN.

Lui-même, mon ami, et bien joyeux de trouver enfin votre retraite ; mais, avant toute chose, dis-moi comment se porte Antonia !

FRANTZ.

Il vient de sortir, Monsieur.

HOFFMANN.

Ah ! ah ! il paraît que tu joues toujours aux propos interrompus.

FRANTZ.

Oui, Monsieur, à la société philharmonique.

HOFFMANN.

Très-bien. (*Riant*) Je te parle d'Antonia.

FRANTZ.

Mademoiselle Antonia ! Ah ! monsieur, toujours fraîche et jolie comme une... comme un... comme qui dirait...

HOFFMANN.

C'est bon, je te dispense de la comparaison, va-t-en ! (*Plus haut.*) Va-t-en !

FRANTZ.

Ah ! fort bien ! (*Fausse sortie*) Mais non... Diable ! monsieur m'a défendu de recevoir qui que ce soit !

HOFFMANN, *lui parlant dans le tuyau de l'oreille.*

Eh bien, est-ce que je suis qui que ce soit ?

FRANTZ.

C'est juste !

HOFFMANN.

Quel imbécile !

FRANTZ.

Oh ! non, Monsieur, pas avant une heure. (*Il sort.*)

SCENE V.

HOFFMANN, FRIÉDRICK.

HOFFMANN.

On ne peut rien tirer de ce butor, mais pardieu, je trouverai la chambre d'Antonia sans lui.

FRIÉDRICK.

Décidément, tu ne veux pas dîner !

HOFFMANN.

Non ; plus tard.

FRIÉDRICK.

Mon ami, il n'y a rien de si malsain que de parler d'amour à jeun.

HOFFMANN.

C'est une justice à te rendre, que tu ne taries pas en sots aphorismes.

FRIÉDRICK.

Comment, nous descendons de voiture après une route et un jeûne de tous les diables, je te propose de dîner, comme doit faire un homme raisonnable, et tu traites cela de sot aphorisme ! peste ! que sont donc les autres ?

HOFFMANN.

Je n'ai pas faim, — est-ce dit ?

FRIÉDRICK.

Et pourquoi n'as-tu pas faim ?

HOFFMANN.

Parce qu'avant tout je veux revoir Antonia.

FRIÉDRICK.

Et pourquoi avant tout ?

HOFFMANN.

Parce que je n'ai pas faim.

FRIÉDRICK.

Il n'y a rien à répondre à cela... c'est parfaitement raisonné !

HOFFMANN.

Oui, je veux savoir, enfin, pourquoi maître Crespel a quitté Munich sans prévenir personne, et pourquoi depuis six mois je n'ai pas reçu une fois de leurs nouvelles, si bien que, sans un hasard providentiel, j'ignorerais encore le lieu de leur retraite.

FRIÉDRICK.

Ce hasard-là devrait bien se mêler de ce qui le regarde.

HOFFMANN.

Pourquoi ? — vas-tu me blâmer encore de mon amour pour Antonia ?

FRIÉDRICK.

Écoute donc, tu réfléchis si peu, qu'il est bien permis de réfléchir pour toi ! — Es-tu sûr que celle-ci vaille mieux que l'autre ?

HOFFMANN.

Quelle autre ?

FRIÉDRICK.

L'automate.

HOFFMANN.

L'automate !

FRIÉDRICK.

Eh ! oui... l'automate, la bien-aimée, l'idéal !

HOFFMANN.

Ah ! ne me rappelle pas ce souvenir odieux ! — à présent encore, je n'y puis penser sans une sorte de vertige ; et c'est un miracle que je n'y aie pas perdu la raison !.. Mais quel rapport,

quelle ressemblance entre Antonia et cette poupée?—Va! va! je ne me trompe pas, cette fois! — à Munich, où j'avais fui les quolibets et la risée de Berlin, il ma été donné de l'apprécier, de la connaître! Elle a un cœur qui aime, un esprit qui comprend, une âme qui pense; c'est un ange, mon ami! que dis-je! c'est mieux encore, c'est une femme!

FRIÉDRICK.

Eh! mon Dieu! oui, une femme, mais aussi, une artiste; c'est-à-dire une créature chez qui l'orgueil étouffe tous les autres sentiments, et qui te sacrifiera nécessairement à sa vanité, lorsque le jour en sera venu.

HOFFMANN.

Bah! tu ne sais quoi inventer pour te mettre martel en tête!

FRIÉDRICK.

A la bonne heure! — mon rôle est de te donner des conseils, le tien est de ne pas les suivre! — *fiat voluntas!*

HOFFMANN.

Tiens, regarde! — voilà son clavecin, ce matin sans doute elle y a posé sa main charmante; ne te semble-t-il pas qu'il vibre encore?

FRIÉDRICK, *à part.*

Ta, ta, ta.

HOFFMANN, *s'asseyant devant le clavecin.*

Comme le souvenir de ce qu'on aime répand sur tout la lumière et la vie! (*Il prélude.*) N'est-ce pas là cette chanson qui lui plaît?

(*Chantant.*)

Amour, ô chaste joug où le monde se plie,
Aurore et souvenir du ciel!...

• • • • •

ANTONIA, *entrant vivement.*

Hoffmann! Hoffmann!

HOFFMANN.

Ah! chère Antonia! (*Il la reçoit dans ses bras.*)

FRIÉDRICK, *à part.*

A merveille! cela ne me regarde plus, allons dîner. (*Il sort.*)

SCENE VI.

HOFFMANN, ANTONIA.

ANTONIA.

Je le savais bien, moi, que tu ne m'avais pas oubliée!

HOFFMANN.

Oubliée! est-ce que c'est possible? — mais toi, cruelle, pourquoi m'avoir laissé si longtemps sans nouvelles?

ANTONIA.

Que veux-tu dire ? je t'ai écrit. — Tu n'as pas reçu mes lettres ?

HOFFMANN.

Non.

ANTONIA.

C'est étrange !

HOFFMANN.

Mais pourquoi ne m'avoir pas prévenu de votre fuite soudaine ? — Pourquoi ce départ précipité ?

ANTONIA.

Je ne te comprends pas, mon père t'a envoyé son valet.

HOFFMANN.

Frantz?.. en aucune façon.

ANTONIA.

Il me l'a dit, cependant.

HOFFMANN.

Ton père a-t-il donc voulu t'éloigner de moi ? — mais pourquoi?.. Que lui ai-je fait ? — Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir.

ANTONIA.

Ah ! que dis-tu là, cher bien-aimé ! — Mon père n'a pu vouloir nous séparer. — N'est-ce pas lui qui a encouragé notre amour, qui a mis ta main dans la mienne ? — n'as-tu pas enfin tout ce qui peut flatter son orgueil, le génie ?

HOFFMANN.

Allons ! je le veux croire, chère Antonia ! — livrons-nous tout entiers au bonheur de nous revoir et de nous aimer.

ANTONIA.

Oui, va ! et bientôt je serai ta femme ! — alors mon ami, nous partirons pour l'Italie, nous irons dans quelque grande ville, Rome ou Florence, où ton génie ouvrira librement ses ailes ; à nous deux nous serons l'honneur du théâtre : je chanterai les œuvres que tu écriras, et fière de ta gloire, comme tu le seras de la mienne, c'est toi qu'on applaudira en m'applaudissant... Voilà mon rêve, n'est-ce pas le tien ?

HOFFMANN.

Je te retrouve donc toujours violemment éprise de la musique, ô ma belle fiancée ? — sais-tu que je suis presque jaloux d'elle ?

ANTONIA.

Tu as bien tort, va !... je ne t'aime pas à cause d'elle, ami, c'est elle que j'aime à cause de toi ! — car toi du moins tu ne m'empêcheras pas de chanter, n'est-ce pas ?

HOFFMANN.

Que veux-tu dire ?

ANTONIA.

Oui ! mon père ne veut plus que je chante!.. comprends-tu cela ? il m'a suppliée, les larmes aux yeux, de ne plus chanter jamais, jamais !

HOFFMANN.

Voilà qui est bizarre ! (*A part.*) Est-ce que par hasard ce serait là le motif?..

ANTONIA.

N'est-ce pas que c'est affreux ?—et ne crois pas au moins que j'aie perdu ma voix ! — elle est plus belle encore !... Ecoute... pendant que mon père est absent, veux-tu m'entendre ?

HOFFMANN.

Non, je ne sais pourquoi tout ce que tu me dis me trouble, m'inquiète.

ANTONIA.

Quelle folie ! — Si tu ne m'entends pas, je croirai que tu ne m'aimes plus !

HOFFMANN.

Soit donc ! Ne faut-il pas toujours en passer par tes volontés.

ANTONIA.

Asseyez-vous là, monsieur, et accompagnez-moi!... tenez, cette chanson que j'ai interrompue tout à l'heure...

HOFFMANN, *s'asseyant devant le clavecin.*

Comme ton œil brille ! comme tes joues s'animent ! tu es bien véritablement la muse vivante de l'harmonie !

ANTONIA.

Mais joue donc l'accompagnement !

(*Elle chante accompagnée par Hoffmann.*)

Amour, ô chaste joug où le monde se plie,
Aurore et souvenir du ciel !

Viens, sagesse sublime et sublime folie !

Amour en qui j'espère ! amour par qui j'oublie,
Amour, souffle de l'Eternel !

(*Elle porte la main à son cœur.*)

HOFFMANN.

Eh bien ! qu'as-tu donc, est-ce que cela te fait mal ?

ANTONIA.

Non... ce n'est rien ! — encore... chantons encore !

HOFFMANN.

Chut !

ANTONIA.

Quoi donc ?

HOFFMANN.

N'entends-tu pas marcher dans l'escalier ?

GRESPEL, *en dehors.*

Holà ! Frantz ! Frantz !

ANTONIA.

Dieu ! mon père ! pourvu qu'il ne nous ait pas entendus ! viens ! viens ! (*Elle se sauve dans sa chambre.*)

HOFFMANN, après avoir fait un pas pour la suivre.

Non, il faut absolument que je sache le mot de cette énigme... le voici... (*Il se cache dans l'enfoncement de la croisée.*)

SCÈNE VII.

HOFFMANN, CRESPEL.

CRESPEL.

Personne !... c'est étrange ! il m'avait semblé entendre un bruit de voix et de clavecin ! et j'ai cru un moment, Dieu me pardonne ! que ce maudit Hoffmann était ici.

HOFFMANN, à part.

Diable ! l'instant n'est pas favorable.

CRESPEL.

J'ai toujours peur qu'il ne vienne à retrouver Antonia !

HOFFMANN, à part.

Que dit-il ?

CRESPEL.

La pauvre enfant l'aime ! mais bah ! cela se passera avec le temps ! Encore s'il n'était pas musicien !... s'il était seulement avocat ou médecin ! — c'est cette damnée musique dont je ne veux plus entendre parler.

HOFFMANN.

Est-il fou ?

CRESPEL.

Allons ! allons ! il faudra quitter l'Allemagne, il faudra me réfugier dans quelque coin si caché qu'il ne puisse jamais nous y découvrir. (*Il commence à faire nuit.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FRANTZ, deux flambeaux à la main.

FRANTZ, posant les flambeaux.

Monsieur !... (*Crespel ne répond pas.*) Monsieur !... Il est sourd ! Monsieur !...

CRESPEL.

Ah ! te voilà, toi ! — Où diable étais-tu ? — je t'avais défendu de sortir ?

FRANTZ.

Vous dites ?

CRESPEL.

C'est bon ! c'est bon ! — qu'y a-t-il ?

FRANTZ.

Monsieur, c'est un homme tout noir qui demande à vous parler !

CRESPEL.

Son nom ?

FRANTZ.

Cela suffit, Monsieur. (*Fausse sortie.*)

CRESPEL.

Son nom, te dis-je ?

FRANTZ.

Ah ! très-bien ! le docteur Miracle !

CRESPEL.

Le docteur Miracle !... morbleu !... es-tu de ses amis, coquin ?

FRANTZ.

Oui, monsieur, médecin.

CRESPEL.

Médecin, non ! ton docteur Miracle n'est qu'un assassin, un fossoyeur, un vieux croquemort... les malades qu'il a touchés du doigt sont condamnés d'avance, et il n'entre dans les maisons que pour y apporter le deuil et les larmes. Il était venu chez ma femme le jour même qu'elle mourût, et il m'offrit en ricanant d'affreux flacons dont il remplit ses poches. Je sentis sur mes mains le toucher glacial de ses mains osseuses qui craquaient comme celles d'un squelette, et une sueur froide me courut tout le corps pendant qu'il ricanait toujours en jouant avec ses flacons comme avec des castagnettes ! à la porte ! à la porte ! le docteur Miracle !

FRANTZ, ouvrant la porte.

Entrez, Monsieur.

CRESPEL, s'élançant vers Frantz.

Ah ! coquin !

FRANTZ.

Holà ! (*Il se sauve.*)

SCÈNE IX.

CRESPEL, MIRACLE, HOFFMANN, caché.

MIRACLE, entrant et parcourant le théâtre à grands pas.

Pardieu ! je ne suis pas habitué à ce qu'on me fasse attendre, insolent ! — Où est-il ce cher M. Crespel, que je l'embrasse, et sa chère fille Antonia que j'aime de tout mon cœur ?

HOFFMANN, à part.

Quel est ce personnage ?

CRESPEL, à part.

Il me prend envie de l'assommer.

MIRACLE, marchant toujours.

Ces chers amis, ne pourrais-je les voir ? (*Il va pour ouvrir la porte de l'appartement d'Antonia.*)

CRESPEL, l'arrêtant.

Eh ! Monsieur !

MIRACLE.

Ah ! vous voilà donc, monsieur Crespel ! je suis vraiment

aise de vous rencontrer... Eh bien! notre chère Antonia! la pauvre enfant est donc malade?

CRESPEL.

Qui vous a dit cela, Monsieur? elle ne s'est jamais mieux portée, au contraire!

MIRACLE.

Ta, ta, ta, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire! votre fille est malade! Croyez-vous donc que j'ignore le motif de votre fuite précipitée, et dois-je vous rappeler ces taches roses, présage funeste, qui montaient aux joues d'Antonia toutes les fois que le démon de la musique s'emparait d'elle!

HOFFMANN, *à part.*

Qu'entends-je?

CRESPEL.

Il voit tout! il voit tout!

MIRACLE.

Ne suis-je pas bien informé et n'est-ce pas là ce qui vous a fait rompre si brusquement le mariage projeté entre votre fille et l'ami Hoffmann!

CRESPEL.

Que la fièvre te serre, chien de médecin!

MIRACLE.

Voulez-vous une prise de tabac?

CRESPEL.

Garde ton tabac, empoisonneur.

MIRACLE.

Je le rapporte du Levant.

CRESPEL.

Avec la peste!

MIRACLE.

Il serait vraiment dommage, mon cher monsieur, de laisser périr une si belle créature! menez-moi près d'elle, je vous prie. (*Il fait un pas vers la chambre d'Antonia.*)

CRESPEL, *le retenant.*

Arrête! arrête! Veux-tu tuer ma fille, comme tu as tué ma femme?

MIRACLE.

J'ai tué votre femme?

CRESPEL.

Oui, coquin!

MIRACLE.

Vous êtes dans une erreur qui m'afflige, monsieur le conseiller; votre femme est morte, il est vrai! mais du plaisir de se voir guérie si vite. — Allons voir votre fille!

CRESPEL, *le retenant encore.*

Écoute, si tu fais mine d'entrer là, je te jette par la fenêtre!

MIRACLE.

A la bonne heure... Je ne veux pas vous contrarier, et je traiterai votre fille à distance!

CRESPEL.

Va la traiter dans la rue si tu veux.

MIRACLE.

Donnez-vous la peine de vous asseoir.

CRESPEL, *à part.*

Cet homme, avec son sang-froid, me donne la chair de poule.
(*Il s'assied.*)

HOFFMANN, *à part.*

C'est le diable assurément!

CRESPEL.

Allons! parle, et sois bref! (*Miracle indique par ses gestes qu'il prend la main d'Antonia, qu'il l'amène près d'un fauteuil et qu'il la fait asseoir.*)

MIRACLE.

Quel âge avez-vous, mon enfant?

CRESPEL.

Qui? moi?

MIRACLE.

Non, je parle à votre fille. — Vingt ans!... Donnez-moi la main, je vous prie. (*Il fait le geste d'un homme qui tâte le pouls.*)

CRESPEL.

La main?

MIRACLE.

Hum! le pouls est vif et inégal! mauvais symptôme!

CRESPEL, *subjugué.*

Mauvais symptôme!

HOFFMANN, *à part.* *Il écoute avec une sorte de terreur.*

Suis-je le jouet d'un mauvais rêve?

MIRACLE.

Chantez une gamme, mon enfant!

CRESPEL, *vivement.*

Non, ne la faites pas chanter!

(*Une gamme à l'orchestre.*)

MIRACLE.

Je ne puis vous dissimuler ma propre inquiétude, Monsieur; soit que cette jeune fille ait fait pour chanter des efforts prématurés, soit que la nature ait laissé dans une si belle œuvre un défaut organique, je ne lui donne pas quinze jours à vivre, si vous permettez qu'elle chante.

CRESPEL.

Quinze jours!

MIRACLE, *lui saisissant le bras.*

Voyez, voyez, son visage s'anime, ses lèvres pâlisent.

CRESPEL, *cachant sa tête dans ses mains.*

Ah!...

MIRACLE.

Mais, à Dieu ne plaise que nous laissions à la tombe une si belle proie, monsieur le conseiller. (*Tirant des flacons de sa poche.*) Voici quelques flacons... (*Il fait avec les flacons une musique de castagnettes.*)

CRESPEL, *se levant en sursaut.*

Des castagnettes! des castagnettes! va-t'en! va-t'en!

MIRACLE.

Voici des flacons, dis-je, dont il faudrait chaque matin...
(*Crespel le prend par les épaules et le chasse par la porte de gauche.*)

CRESPEL.

Sortiras-tu! (*Tirant la porte.*) Enfin, le voilà dehors! tu ne rentreras pas, Satan!

HOFFMANN, *à part.*

Je me sens trembler des pieds à la tête!

MIRACLE, *rentrant par la muraille à droite, et continuant avec flegme sa phrase commencée.*

... Dont il faudrait chaque matin verser une demi-cuillerée dans un verre d'eau.... l'effet en est immanquable, et d'ici à huit jours...

CRESPEL, *hébété quelques instants.*

Es-tu donc damné, que tu traverses les murailles? (*Il se jette sur lui.*) Viens! misérable! viens! je veux te précipiter moi-même au fond de la rivière... nous verrons si le diable t'en fera sortir! (*Il suit Miracle qui sort à reculons en faisant toujours résonner ses flacons.*)

SCÈNE X.

HOFFMANN, *seul, rentrant en scène,*

Voilà donc le secret de sa fuite!... pauvre Antonia!... qui l'eut pu croire!.. Ah! qu'elle ignore toujours le danger terrible qui la menace! — Mais que dire! que faire! — ce maudit médecin m'a glacé de terreur!... quinze jours!... il ne lui donne pas quinze jours à vivre si elle chante! — Ah! c'est horrible! — comment contenir cette ferveur d'artiste qui bout en elle? — Comment? — par — l'amour? Oui, si elle m'aime, elle renoncera à tout le reste... — Essayons!

SCÈNE XI.

HOFFMANN, ANTONIA.

ANTONIA.

Eh bien?

HOFFMANN.

Je ne lui ai pas encore parlé, Antonia.

ANTONIA.

Comment? — et ces éclats de voix que j'ai entendus, — qu'étais-ce donc?

HOFFMANN.

Oh! rien! une querelle avec son valet! — maintenant encore sans doute, ils sont en bas à se disputer!... je te prie donc de lui laisser ignorer que tu m'as vu ce soir. — Demain, je l'espère, il sera de meilleure humeur et plus disposé à m'entendre!...

mais avant de partir, j'ai à te parler, Antonia, à te parler sérieusement !... (*Il s'assied et prend les deux mains d'Antonia.*)

ANTONIA.

Eh ! de quoi donc, mon Dieu ? — tu me fais peur.

HOFFMANN.

Tantôt, chère Antonia, tu m'as parlé d'un rêve de gloire et d'avenir que je ne puis partager. — J'hésitais à t'en dire ma pensée ; mais après mûre réflexion, je crois de mon devoir de te la découvrir tout entière ; car il faut qu'entre nous la position soit nette et précise.

ANTONIA.

Où veux-tu en venir ?

HOFFMANN.

A ceci que je ne suis pas comme tu parais le croire, un compositeur de génie, qu'il faut pour suivre cette difficile carrière une passion de l'art et une énergie de volonté que je n'ai pas... que je renonce, décidément, au plaisir de grouper, tant bien que mal, un tas de notes fausses les unes auprès des autres, et qu'enfin, je vais me faire avocat.

ANTONIA.

Avocat !

HOFFMANN.

Oui ! peut-être même un jour deviendrai-je conseiller comme ton père. — Tu comprends, chère Antonia, que c'est une vie toute différente de celle que tu semblais espérer. — Dans l'existence laborieuse et monotone où je vais entrer, ce n'est plus une artiste qu'il me faut pour compagne, c'est une femme qui sache resserrer ses goûts et ses désirs aux soins du foyer domestique, à l'amour de son mari et à celui de ses enfants. — M'aimes-tu assez pour accepter, sans regret et sans amertume, la médiocrité de fortune et de position que je viens t'offrir ?

ANTONIA.

O mon Dieu ! que me dis-tu là ? (*Elle recule d'un pas.*)

HOFFMANN, se levant, à part.

Elle hésite !

ANTONIA.

Non, non, ce n'est pas possible ! — tu t'abuses toi-même... ast-u bien pensé à ce que tu veux faire ?

HOFFMANN.

Oui, et longtemps...

ANTONIA.

Ainsi, c'est résolu ?

HOFFMANN.

Résolu !

ANTONIA.

Tiens donc ! — voilà ma main.

HOFFMANN.

Quoi ? est-il possible ?

ANTONIA.

Est-ce que rien peut me séparer de toi !

HOFFMANN.

Et tu renonces à tes espérances !

ANTONIA.

Oui.

HOFFMANN.

Au théâtre ?

ANTONIA.

Oui !

HOFFMANN.

A la musique même ? oh ! ne dis pas non, Antonia !... c'est cela surtout qu'il me faut ! — Le son de ta voix éveillerait en moi un regret du passé qui me déchirerait l'âme ! — Que te dirai-je ? Si tu chantes, tu me perds à jamais ! oh ! par pitié, Antonia ! — Antonia ! ne chante plus ! (*Il tombe à ses pieds.*)

ANTONIA.

Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, mon ami, et soyez heureux !...

HOFFMANN, *se relevant et la serrant dans ses bras.*

Ah ! chère enfant ! ce n'est pas assez de toute ma vie pour payer un pareil sacrifice !

ANTONIA.

Ecoute !

HOFFMANN.

Oui, c'est ton père ! ne lui dis pas que tu m'as vu, et à demain.

ANTONIA.

Par où veux-tu sortir ?

HOFFMANN, *indiquant la fenêtre.*

Par ce balcon.. Adieu. (*Il lui baise la main et saute par-dessus le balcon.*)

ANTONIA, *à part.*

Hélas !

SCENE XII.

ANTONIA, CRESPEL.

CRESPEL.

Il m'a échappé, le misérable ! mais je lui ai donné une chasse !... enfin !... me voilà débarrassé de lui pour longtemps, je l'espère.

ANTONIA.

Qu'avez-vous donc, mon père ? vous semblez tout ému...

CRESPEL.

Oui, une méchante aventure qui m'est arrivée ce soir et qui m'a fait courir comme tous les diables. Je suis accablé de fatigue...

ANTONIA.

Voulez-vous que j'appelle Frantz? il vous aidera à vous mettre au lit.

GRESPEL.

Non, il me ferait encore quelque sottise... allons, rentre chez toi, Antonia, et bonne nuit!—Eh bien! tu ne m'embrasses pas? (*Antonia l'embrasse.*) Te sens-tu bien ce soir?

ANTONIA.

Oui, mon père.

GRESPEL.

Que je t'aime donc! va... allons!... adieu, chère enfant!... bonsoir, chère fille!... à demain. (*Il prend un flambeau et sort. — Reste un flambeau qui éclaire faiblement le théâtre.*)

SCÈNE XIII.

ANTONIA, puis MIRACLE.

ANTONIA.

Ainsi donc tout est fini, il sera avocat, et moi je serai une simple bourgeoise. (*Elle s'assied sur un fauteuil à gauche.*) Hélas! est-ce là que devaient aboutir nos rêves?... Mais pourquoi, comment cela s'est-il fait?... car en vérité je ne puis le croire encore!—Est-ce qu'il n'avait pas mieux en lui que des procès à plaider et des dossiers à écrire?... Perdu pour moi si je chante!... pourquoi perdu?

Est-ce une épreuve? est-ce un caprice?

Hélas! les pleurs sont superflus!

Je l'ai promis, je ne chanterai plus!

(*Elle se cache la tête entre les mains.*)

MIRACLE, surgissant tout à coup derrière elle et se penchant à son oreille.

Tu ne chanteras plus!... sais-tu quel sacrifice
S'impose ta jeunesse, et l'as-tu mesuré?
La grâce, la beauté, le talent! don sacré!
Tous ces biens que le ciel t'a livrés en partage,
Faut-il les enfouir dans l'ombre d'un ménage?
Sais-tu quels doux plaisirs te gardait le destin?
Quelle moisson de fleurs viendrait chaque matin,
Quand ta paupière encore est à demi fermée,
Réjouir et parer ton alcôve embaumée?
N'as-tu pas entendu dans un rêve orgueilleux,
Ainsi qu'une forêt par le vent balancée,
Ce doux frémissement de la foule pressée,
Qui murmure ton nom et qui te suit des yeux!
Et le soir, aux clartés confuses de la scène,

Quand ta voix dans les cœurs émeut les passions,
 De ce peuple amoureux qui te salue en reine,
 N'entends-tu pas déjà les acclamations ?
 —Voilà l'ardente joie et la fête éternelle,
 Que tes vingt ans en fleur sont près d'abandonner,
 Pour les plaisirs bourgeois où l'on veut t'enchaîner,
 Et des marmots d'enfants qui te rendront moins belle !

ANTONIA, *sans se retourner.*

Ah ! quelle est cette voix qui me trouble l'esprit ?
 Est-ce l'enfer qui parle ou Dieu qui m'avertit ?
 Non... non... ce n'est pas là le bonheur, voix maudite !
 Et contre mon orgueil mon amour s'est armé !
 La gloire ne vaut pas l'ombre heureuse où m'invite
 La maison de mon bien-aimé !

MIRACLE.

Quelles amours sont donc les vôtres ?
 Hoffmann te sacrifie à sa brutalité.
 Il n'aime en toi que ta beauté !
 Et pour lui comme pour les autres,
 Viendra bientôt le temps de la satiété !
 Alors, quelque femme nouvelle,
 Dans son cœur te remplacera ;
 L'art seul alors te restera !
 Seul il console et seul il est fidèle !

(*Il disparaît.*)

ANTONIA, *se levant.*

Non, ne me tente plus, va-t'en !
 Démon, je ne veux plus t'entendre,
 J'ai juré d'être à lui ; mon bien-aimé m'attend !
 Je ne m'appartiens plus, et ne puis me reprendre,
 Et tout à l'heure encor sur son cœur adoré,
 Quel éternel bonheur ne m'a-t-il pas juré !
 Ah ! qui me sauvera du démon, de moi-même ?
 Ma mère !... ô ma mère !... je l'aime !
 (*Elle va tomber en pleurant sur le canapé, à droite.*)

MIRACLE, *surgissant derrière elle.*

Ta mère ! ose-tu l'invoquer ?
 Ta mère !... mais n'est-ce pas elle
 Qui parle, et par ma voix, Antonia, te rappelle,
 La splendeur de son nom que tu veux abdiquer ?
 C'est d'elle que tu tiens la vie,
 D'elle ta voix et ton génie ;

Et c'est sa gloire enfin, à qui tu vas manquer !
 Ecoute !...

(On entend la ritournelle de la Marguerite de Schubert.)

ANTONIA.

Ciel !

MIRACLE.

Ecoute !...

ANTONIA.

Dieu ! ma mère !

MIRACLE.

C'est sa voix ! c'est sa voix ! Antonia !... l'entends-tu
 Sa voix meilleure conseillère,
 Qui te lègue un talent que le monde a perdu !
 Ecoute... elle semble revivre.
 Et le public lointain de ses bravos l'enivre !
 Ecoute...

(Pendant ces derniers vers une voix lointaine s'est fait entendre.)

LA VOIX.

Chère enfant que j'appelle,
 Ainsi qu'autrefois !
 Hélas ! c'est ta mère, c'est elle !
 Entends sa voix !

Au démon qui t'inspire et qui t'enflamme,
 Ton cœur en vain a résisté ;
 A lui tes vingt ans ! à lui ton âme !
 Et ta jeunesse et ta beauté !

ANTONIA, *se levant.*

Ma mère !...

MIRACLE.

Mais reprends donc avec elle ! *(Il saisit un violon et accompagne avec une sorte de fureur.)*

ENSEMBLE.

ANTONIA.

Douce voix qui m'appelle,
 Ainsi qu'autrefois !...

Hélas ! c'est ma mère, c'est elle !
J'entends sa voix !

LA VOIX.

Chère enfant que j'appelle,
Ainsi qu'autrefois !...
Hélas ! c'est ta mère, c'est elle !
Entends sa voix !...

ANTONIA.

Non, assez !... je souffre !...

MIRACLE.

Encore ! encore !... (*Miracle reprend l'accompagnement avec une nouvelle énergie.*)

ANTONIA, haletante.

Je cède au transport qui m'enivre !
Pour moi, je le sens, tout va finir !
Un seul moment encore à vivre,
Un seul moment de bonheur et mourir !...

Douce voix qui m'appelle,
Ainsi qu'autrefois !...

(*Elle vient tomber mourante sur le canapé. Miracle s'engloutit dans la terre en poussant un éclat de rire.*)

SCÈNE XIV.

ANTONIA, CRESPEL, puis HOFFMANN, FRIÉDRICK
et MIRACLE.

CRESPEL, accourant.

Mon Dieu !... ce n'est donc pas un rêve ? Antonia ! Antonia !

ANTONIA, mourant.

Pardonnez-moi... je... je... Ah !... je meurs...

CRESPEL.

Suis-je fou !... Antonia ! mon enfant ! encore un mot !... un seul !... Oh ! parle ! parle encore... (*Avec fureur.*) Mais parle donc !... Ah ! tout est fini !

HOFFMANN, escaladant le balcon.

Pourquoi ces cris, qu'y a-t-il ?

CRESPEL, se relevant.

Hoffmann ! Ah ! misérable ! c'est toi qui as tué ma fille !

HOFFMANN, se précipitant vers Antonia.

Antonia ! (*Friedrick paraît sur le balcon.*)

CRESPEL, parcourant le théâtre d'un air égaré.

Une arme ! un couteau ! du sang ! du sang ! pour réchauffer

ses joues ! (*Il saisit un couteau et se précipite sur Hoffmann qu'il s'est agenouillé près d'Antonia.*)

FRIÉDRICK, se jetant au-devant de Crespel.
Malheureux ! (*Il lui arrache le couteau.*)

HOFFMANN.
Un médecin ! un médecin !

MIRACLE, entrant.

Qu'y a-t-il ? Me voilà ! (*Hoffmann, Friédrick et Crespel, reculent épouvantés devant lui. Miracle s'approche lentement d'Antonia, lui tâte les tempes, le cœur, lui prend la main, et la laissant retomber avec indifférence :*) Morte !....

CRSPEL, avec désespoir.
Ah ! ma fille ! ma fille !.....

FIN DU 3^e ACTE.

ACTE IV.

Le reflet perdu.

Le théâtre représente un salon somptueux. — Au fond une glace recouverte d'un double rideau. — A gauche, un petit guéridon avec un verre d'eau. — Au-dessus du guéridon, une petite glace de Venise pendue à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE.

HOFFMANN, FRIÉDRICK, PETERSCHLEMIL, GIULIETTA, PITICHINACCIO, JEUNES GENS ET JEUNES FEMMES, LAQUAIS.

(*Giulietta et ses hôtes sont assis autour d'une table richement servie; c'est la fin d'une orgie. Giulietta a Peter Schelmil à sa gauche et Hoffmann à sa droite.*)

HOFFMANN, se levant.

Messieurs, à la déesse de Florence, à Giulietta !

TOUS.

A Giulietta !

GIULIETTA.

Je vous remercie, mon cher hôte ! Mais il est bien juste que je vous rende votre politesse !.... Messieurs, à celui qui sera un jour la gloire de l'Allemagne et qui laissera la trace de son passage sous notre beau ciel d'Italie.... à Hoffmann !

TOUS.

A Hoffmann ! (*On boit, Peter Schlemil se lève.*)

GIULIETTA.
Qu'avez-vous, Schlemil ?

SCHLEMIL.
Rien.

GIULIETTA.
Vous ne buvez plus ?

SCHLEMIL.
J'ai mal à la tête.

HOFFMANN, *bas à Giulietta.*
Est-ce qu'il est jaloux.

GIULIETTA, *de même.*

Comme un tigre ! (*Haut.*) Eh bien, mes amis ! Il me semble que vous vous endormez ! Avez-vous donc assez de boire et de chanter, et de rire ? Voyons, qui nous chante de joyeux couplets pour nous remettre en belle humeur ? Sera-ce vous, Schlemil ?

SCHLEMIL.

Non, je suis enrhumé et je m'en acquitterais fort mal.

HOFFMANN, *se levant.*

Ce sera donc moi, si vous voulez bien le permettre.

TOUS.

Oui, oui, bravo ! (*Schlemil, d'assez mauvaise humeur, va s'asseoir dans un coin.*)

GIULIETTA, *versant à boire à Hoffmann.*

On vous écoute !

HOFFMANN, *chantant.*

Amis, ce flot vermeil,
Qui tremble dans nos verres,
Porte en soi le sommeil
Des souffrances amères.
Notre félicité
Mûrit le long des treilles,
Et l'humaine gaité
Rit au fond des bouteilles.

Je veux jusqu'à demain,
Pareil au vieux Silène,
Voir briller dans ma main
Ma coupe toujours pleine ;
Et d'un bras ferme encor,
La guidant dans sa route,
Briser ce vase d'or,
A sa dernière goutte.

Si la mort est en bas,
A monter toute prête,
Amis, ouvrons nos bras
Pour mieux lui faire fête !

A quoi bon l'apaiser,
Ou lui fermer la porte,
Pourvu qu'en un baiser,
La belle nous emporte !

TOUS.

Bravo ! bravo ! Hoffmann ! (*On se lève.*)

SCHLEMIL, à part.

Que le diable l'emporte !

PITICHINACCIO.

Recevez mes compliments, Monsieur, voilà qui est bien chanté.

HOFFMANN.

Plaît-il ?

GIULIETTA.

Ne faites pas attention !.. c'est Pitichinaccio, mon bouffon !.. une curiosité... une façon d'homme... ou de singe... qu'on m'a rapportée de je ne sais où, et qui me sert à la fois de valet de chambre et de... perroquet !.. Il a ici son franc parler, mon cher poète, et il faut que vous en passiez par ses compliments.

HOFFMANN.

Eh ! mais, je les reçois volontiers !.. le seigneur Pitichinaccio, tout petit qu'il est, me paraît connaisseur.

PITICHINACCIO.

Raillez !.. raillez !.. Il n'y a de petites choses que pour les petites gens.

HOFFMANN.

Oh ! oh ! voilà de la philosophie !

PITICHINACCIO.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi !

HOFFMANN.

Bon ! voilà de l'alexandrin !..

PITICHINACCIO.

Maxime miranda in minimis.

HOFFMANN.

Peste ! voilà de l'érudition !

PITICHINACCIO.

Et les petits hommes valent mieux que les petits vers !..

HOFFMANN.

Diabre ! voilà de l'impertinence ! (*On rit.*)

GIULIETTA.

Ah ! c'est que mon bouffon est un brave !

PITICHINACCIO.

Oui, Madame... et pour peu.

SCHLEMIL, lui allongeant un coup de pied et l'envoyant rouler sur un coussin.

Allons, paix ! ton bavardage m'assomme... avorton !

PITICHINACCIO, glapissant.

Hi ! hi ! (*On rit aux éclats.*)

GIULIETTA.

Eh ! là ! là ! mon pauvre Naccio ! tiens ! voilà des bonbons pour te consoler ! (*Elle lui jette une bonbonnière. Pitichinaccio mange goulûment ; pendant la seconde partie de cette scène, les valets ont enlevé la table et les débris du souper.*)

UN LAQUAIS, *entrant.*

Les tables de jeu sont prêtes, Madame.

GIULIETTA.

C'est bien !.. allons !.. Messieurs !.. un pharaon !

TOUS.

Oui, bravo !

FRIÉDRICK, *à part.*

Diable ! diable ! nous allons perdre notre argent !

HOFFMANN, *offrant la main à Giulietta.*

Oserai-je ?

SCHLEMIL, *passant entre eux.*

Pardon !

HOFFMANN, *à part.*

Maudit jaloux ! (*Giulietta sort au bras de Schlemil, jeunes gens et jeunes femmes suivent péle-mêle par la porte de droite, Pitichinaccio sort en gambadant.*)

SCÈNE II.

HOFFMANN, FRIÉDRICK.

FRIÉDRICK, *frappant sur l'épaule d'Hoffmann qui regarde sortir Giulietta.*

Eh bien ?

HOFFMANN.

Eh bien ! voilà certainement la plus belle personne que j'aie jamais rencontrée.

FRIÉDRICK.

Et notre cœur de galoper après elle... n'est-il pas vrai ?

HOFFMANN.

Ecoute !.. tu sais ce que je pense des femmes !.. vouloir confier sa vie à ces faibles et décevantes créatures, c'est folie !.. Et je suis à jamais revenu des amours chastes et sublimes de la jeunesse !.. J'ai aimé Olympia... un automate... pas de cœur... j'ai tout sacrifié à Antonia... elle m'a sacrifié à une chanson ! Voilà qui est bien... Ma dernière illusion a été entermée avec elle ! mais, est-ce à dire pour cela que les femmes soient devenues laides... et qu'il n'y ait plus de belles nuits sur la terre ?.. A Dieu ne plaise ! faisons honneur à Florence, puisque nous venons y distraire nos ennuis ! Voilà une belle fille qui me plaît... je crois ne pas lui déplaire... Eh bien ! donc aimons-la comme on aime Laïs ou Phryné... le temps de lui faire un compliment et d'en recevoir un baiser !... cette fois, du moins, je ne risque pas le coup de couteau d'un conseiller Crespel.

FRIÉDRICK.

Qui sait . si ce n'est celui du père... ce sera celui de l'amant!.. Et peut-être, ne serai-je pas toujours là pour arrêter la main prête à te frapper... mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète... et je ne te fatiguerais pas de mon éternel sermon... si tu étais homme comme tu dis à aimer légèrement!

HOFFMANN.

Bon! ne veux-tu pas que sois réellement épris de cette courtisane?

FRIÉDRICK.

Et pourquoi pas?.. Le diable est fin!.. et les belles filles lui servent d'hameçon pour pêcher les âmes.

HOFFMANN.

Pardieu! je le défie bien, tout diable qu'il est, de me rendre jamais sérieusement amoureux d'une pareille maîtresse!

SCENE III.

LES MÊMES, DAPERTUTTO. *Dapertutto paraît sur le seuil de l'une des portes du fond, au milieu de la phrase précédente.*

DAPERTUTTO, *appuyé sur le chambranle de la porte.*
Bonjour, Monsieur.

HOFFMANN, *se retournant.*

Hein? — qui êtes-vous, Monsieur!

DAPERTUTTO, *s'avançant.*

Le capitaine Dapertutto, pour vous servir, mon cher monsieur Hoffmann.

HOFFMANN.

Ah! ah!.. vous me connaissez?

DAPERTUTTO.

Assurément!... et je n'ai qu'un désir... c'est de vous connaître davantage.

HOFFMANN, *s'inclinant.*

Monsieur!

DAPERTUTTO.

Eh bien, mon jeune ami! que dites-vous de Florence? n'est-ce pas une ville charmante?

HOFFMANN.

Charmante!

DAPERTUTTO.

C'est le pays des amours et des chansons... comme disent les poètes.

HOFFMANN.

Oui, Monsieur!..

DAPERTUTTO.

Et quelles femmes! — Votre cœur n'a-t-il pas déjà battu pour l'une d'elles?

HOFFMANN.

Non, Monsieur...

DAPERTUTTO.

Cette discrétion n'est pas de mise entre nous, et puisqu'il faut vous le dire, le bruit court déjà que vous êtes épris de notre célèbre Giulietta!

HOFFMANN.

Moi, Monsieur?

DAPERTUTTO.

Bien! bien! je ne veux pas forcer votre confiance, mais il ne tient qu'à vous d'être le plus heureux des hommes, et l'étoile de Peter Schlemil va pâlir devant la vôtre... c'est moi qui vous le dis... On connaît sa Giulietta, que diable!

HOFFMANN.

Comment, votre Giulietta!

DAPERTUTTO.

Là! là! ne vous effarouchez pas!... je ne suis qu'un ami, le plus vieux de ses amis... Permettez-moi d'espérer que je serai bientôt le vôtre! (*Il lui tend la main.*)

HOFFMANN, sans prendre la main de Dapertutto.

Je vous suis obligé... Monsieur, mais, pour se lier d'amitié, il faut du temps... et je n'ai que peu de jours à rester à Florence.

DAPERTUTTO, à part.

C'est ce que nous verrons!

HOFFMANN, bas à Friédrick.

Viens, Friédrick... ce diable de capitaine, avec son langage doucereux, m'agace comme s'il me coupait des citrons aux oreilles. (*Il salue Dapertutto et sort avec Friédrick par la droite.*)

SCÈNE IV.

DAPERTUTTO, seul.

Ah! tu veux partir... ah! tu me défies de te rendre amoureux d'une belle fille, et tu crois m'échapper!... drôle!... Je veux te montrer une fois ce que c'est que de s'attaquer aux gens de ma sorte! Au reste, je puis m'en fier aux beaux yeux de Giulietta du soin de troubler ta pauvre cervelle; ce sera l'affaire d'un quart d'heure!... Voyons! il faut lui parler!... Comment le capitaine Dapertutto se fera-t-il annoncer aujourd'hui? (*S'adressant à un diamant qu'il porte au doigt.*) Sera-ce toi, précieux diamant, qui me serviras d'introducteur? (*Agitant son diamant qui jette un vif éclat.*)

O diamant, d'où ruisselle
L'ardente étincelle!
D'où jaillit comme l'éclair
Un feu vif et clair;

Vers tes étoiles sans nombre,
 Attire dans l'ombre,
 L'âme de la Giulietta,
 Qui te couvoita !
 Comme au miroir qui tournoie,
 Vient tomber la proie,
 Dans le filet ravisseur,
 De l'adroit chasseur !

Ne l'entends-je pas?... oui!... c'est elle... (*Giulietta paraît.*)
 J'en étais sûr!... il n'y a pas de femme qui résiste à cela !

SCENE V.

DAPERTUTTO, GIULIETTA.

GIULIETTA.

Vous !

DAPERTUTTO.

Moi-même, ma belle !

GIULIETTA.

Eh bien ! Êtes-vous content de moi, monseigneur ?

DAPERTUTTO.

Assurément, chère dame !... Et si de votre côté, vous n'avez pas de reproches à me faire... nous voilà les meilleurs amis du monde !

GIULIETTA.

Et que puis-je vous reprocher ? ne m'avez-vous pas donné par delà mes espérances ? N'ai-je pas, grâce à vous, un palais magnifique, des parures royales, des poètes à mon service et des princes à mes pieds ? Vous avez mis à me tenir parole une bonne grâce dont je vous remercie et qui me laissera toujours votre obligée.

DAPERTUTTO.

En vérité, chère belle, vous me rendez confus ; ce n'est pas vous qui me devez de la reconnaissance et votre modestie vous aveugle sur vos propres mérites.

GIULIETTA.

Comment ?

DAPERTUTTO.

Eh ! oui, en retour de ces biens vulgaires que vous prizez trop haut, ne faites-vous pas moisson pour votre serviteur de cet autre bien inestimable et précieux qui est l'âme humaine ?.. A ce jeu d'enchantement et de perdition quel démon vaut une femme ? — Quelles ruses, quelles séductions, quels charmes valent deux beaux yeux, ces filets inévitables, cette glu irrésistible, où viennent se prendre les fous et les sages ; et qu'est-ce enfin que nos griffes crochues à côté de vos petits ongles roses ? La femme ne tient-elle pas entre ses mains ce qui est le mobile de tout sur la terre, le cœur de l'homme ; et ne

porte-t-elle pas en elle cet instinct de tromper et de séduire qui semble un besoin de sa nature ? Quelle puissance et quelles armes ! — Ministres, rois, capitaines, orateurs, philosophes, princes et manants, elle fait damner tout le monde, se damne elle-même par-dessus le marché, et ferait encore damner le diable, si le diable ne voguait déjà à pleines voiles dans la damnation éternelle.

GIULIETTA.

Flatteur ! — gageons que vous avez quelque chose à me demander ?

DAPERTUTTO.

Parbleu ! mon ange, vous avez deviné juste !

GIULIETTA.

Et de quoi s'agit-il ?

DAPERTUTTO.

D'un jeune Allemand que vous recevez ici.

GIULIETTA.

Qui, Hoffmann ?

DAPERTUTTO.

Lui-même ! et je vous demande de faire pour lui ce que vous avez fait pour notre ami Peter Schlemil et tant d'autres que je n'ai pas besoin de vous nommer.

GIULIETTA.

Comment ?

DAPERTUTTO.

Sans doute ! n'est-ce pas à vous que je dois l'âme de tous ces gens-là : ou du moins de petits à-comptes en attendant le grand jour de l'échéance... Rien ne me divertit comme de voir ces pauvres ensorcelés courir après une ombre qu'ils vous ont si sottement donnée... car, grâce à vous, ma chère, ils sont devenus diaphanes et ils peuvent marcher au grand soleil ou au clair de lune sans que l'ombre la plus légère se dessine à leurs pieds... Votre Schlemil surtout, avec sa manie d'être toujours éclairé des quatre points cardinaux, m'a fait passer de charmants quarts d'heure. J'espère qu'Hoffmann ne sera pas moins divertissant.

GIULIETTA.

Ainsi, c'est l'ombre d'Hoffmann que vous voulez ?

DAPERTUTTO.

Son ombre ! non... il faut varier ses plaisirs... demandez-lui son reflet !

GIULIETTA.

Son reflet ?

DAPERTUTTO.

Oui, et je me promets quelque joie de le voir se chercher de miroir en miroir sans jamais rencontrer son visage... Schlemil et lui feront la paire... Mais qu'avez-vous donc ? vous semblez hésiter !

GIULIETTA.

C'est qu'en vérité, j'étais si loin de m'attendre à cette étrange demande !

DAPERTUTTO.

Pourquoi étrange ? — Est-ce que par hasard vous aimeriez Hoffmann ?

GIULIETTA.

Moi ! quelle folie ? non, je ne l'aime pas !... mais je me sens pénétrée de pitié en songeant que je puis précipiter dans l'abîme une si riche et si puissante nature... Non, c'est un crime dont je ne serai pas coupable... Non, je ne ferai pas cela.

DAPERTUTTO.

Doutes-tu donc de la puissance de tes yeux, que tu ne veuilles pas tenter une pareille conquête.

GIULIETTA.

Tu sais bien que je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il soit à mes pieds.

DAPERTUTTO.

Crois-tu ?

GIULIETTA, *souriant.*

Demande à ce miroir ?

DAPERTUTTO.

Oui, je le sais, tu es belle, mais pas assez pour lui apparemment.

GIULIETTA.

Que veux-tu dire ?

DAPERTUTTO.

Je veux dire que tout à l'heure, ici-même, Hoffmann te défait, toute belle que tu es, de le rendre sérieusement amoureux.

GIULIETTA.

Est-il vrai ?

DAPERTUTTO.

Son indifférence te le prouvera, bonsoir ! (*Fausse sortie.*)

GIULIETTA.

Arrête !

DAPERTUTTO.

Plaît-il ?

GIULIETTA.

Ah ! il me défie ! écoute, ce n'est pas demain, c'est cette nuit même qu'il t'appartiendra.

DAPERTUTTO.

A la bonne heure donc ! voilà parler.

GIULIETTA.

C'est toi qui l'as voulu, Hoffmann... C'est toi qui te perds !

DAPERTUTTO, *lui baisant la main.*

Et si le drôle n'est pas ingrat il vous devra des remerciements, ma chère.

GIULIETTA.

Non, il faut qu'il soit à moi, sans que je sois à lui.

DAPERTUTTO.

Décidément les femmes sont encore plus diables que nous.

GIULIETTA.

Le voilà ! — Silence !

DAPERTUTTO.

Pstt ! (*Il disparaît dans la muraille.*)

SCÈNE VI.

GIULIETTA, HOFFMANN.

HOFFMANN.

Eh quoi ! seule ici, madame ; je vous préviens que sans vous cette fête devient lugubre.

GIULIETTA.

Vous êtes galant, mon cher hôte, très-galant.

HOFFMANN.

En vérité non ! et c'est pitié, quand on est comme vous, jeune, riche, heureuse et belle, de chercher la solitude.

GIULIETTA.

Qu'en savez-vous, Hoffmann ? — les fronts les plus jeunes ont parfois des rides invisibles, le plus de richesse est souvent la pire des pauvretés, le bonheur est comme ces médailles dont on ne voit point le revers, et la beauté, enfin, ressemble à ces fruits mûrs où se cache un ver rongeur.

HOFFMANN.

Que voulez-vous dire ?

GIULIETTA.

Rien. — Donnez-moi la main et retournons au jeu. (*Elle lui prend la main.*)

HOFFMANN.

Pourquoi votre main tremble-t-elle ? — Quelle triste pensée vous a traversé l'esprit ? quelle crainte ou quel regret a fait tomber cette larme de vos yeux ?

GIULIETTA.

Une larme ? — y pensez-vous, mon ami ? — est-ce que je puis pleurer ? — ne suis-je pas jeune, belle, riche et heureuse.

HOFFMANN.

Eh ! de grâce ! à quoi bon feindre une gaieté que vous n'avez pas... Vous me rangez donc au nombre des indifférents, que vous croyez si facilement me faire prendre le change ?

GIULIETTA.

Vous avez donc juré de rester ici, que vous ne voulez pas me reconduire auprès de mes hôtes ?

HOFFMANN.

Eh quoi ! ne pouvons-nous pour une heure échapper à leur gaieté bruyante, et me refuserez-vous la grâce de causer un instant avec vous ?

GIULIETTA.

Soit donc !—Causons, mon cher Hoffmann, mais pas de moi ; de vous , a la bonne heure ! (*Elle s'assied.*)

HOFFMANN.

Hélas ! Madame, que me demandez-vous là ? C'est un pauvre sujet de conversation, je vous jure. (*Il s'assied près d'elle.*)

GIULIETTA.

Non, vous vous jugez mal, Hoffmann, et tout ce qui vous touche doit avoir de l'intérêt pour un cœur qui comprend le vôtre.

HOFFMANN.

Ma foi, Madame, si vous avez compris mon cœur, je vous en fais mon compliment ; car, le diable m'emporte, si j'y ai jamais compris quelque chose ! il ressemble à ces brouillards du matin épais et légers, sombres et lumineux qui tour à tour voilent et reflètent le soleil.

GIULIETTA.

Vous avez donc été malheureux ?

HOFFMANN.

Qui ne l'est pas en ce monde ?

GIULIETTA.

Ah ! c'est que vous n'avez pas aimé !— Pour être heureux, Hoffmann, il faut aimer !

HOFFMANN.

Et pour aimer, ma chère, il faut trouver des objets aimables ! Est-ce ma faute à moi si je ne vous ai pas rencontrée plus tôt.

GIULIETTA, *le regardant fixement.*

Ne plaisantez pas, mon ami, ce n'est pas moi que vous pouvez aimer ! — Ce n'est pas moi qui puis vous rendre heureux.

HOFFMANN, *galamment.*

Ah ! Giulietta ! vous ne pensez pas ce que vous dites.

GIULIETTA.

Trêve de galanteries, je vous en conjure ; mes paroles sont sérieuses et je n'y mets aucun orgueil féminin.—Oui, je vous le répète, il faut que vous aimiez, mais il faut aussi que l'objet de votre amour soit digne de vous.—Ce n'est pas à une femme comme moi qu'il appartient d'arrêter vos regards et de fixer votre cœur, mais bien à une jeune et honnête fille qui vous apportera, avec un nom respecté et les bénédictions de toute une famille, cette virginité de l'âme qu'aucun souffle impur n'a jamais ternie ! — Ah ! Hoffmann ! c'est là qu'est le véritable bonheur ! — moi, hélas ! je ne vous en donnerais que l'ombre !

HOFFMANN.

Pauvre enfant ! ne pleurez pas ainsi, vous me brisez le cœur ! Ah ! je comprends le secret de vos larmes, maintenant.

GIULIETTA, *se relevant.*

Non, oubliez-les, vous dis-je, je ne veux pas avoir pleuré ! Il n'y a rien de si ridicule, à mon sens, que cette plainte éternelle des courtisanes qui accusent le Ciel de leurs méchants instincts et trouvent commode de rejeter sur lui le fardeau

d'une mauvaise conscience!... Allez! allez! je sais ce que je vauz et je ne me fais pas illusion sur mes vices! J'aurai du moins le courage d'accepter franchement un mépris que je n'ai pas craint de mériter.

HOFFMANN, *se levant.*

Quel langage! Giulietta! et quelle âme me révélez-vous! Ah! puisque vous sentez ainsi la vertu, c'est que vous étiez digne de la connaître, et le ciel a été injuste en faisant de vous ce que vous êtes! il n'y a qu'un instant, je vous trouvais belle, et maintenant je vous trouve charmante!—Oui, je vous aime, et vos fautes même, du moment où vous les détestez, vous relèvent encore à mes yeux!—Et que parlez-vous de mépris, chère enfant? Ceux-là seuls vous mépriseront, qui ne sauront pas vous connaître; mais moi! moi qui sais maintenant tout ce que cette gaiété feinte cachait de douleurs et d'amertumes, moi qui lis dans votre âme! ah! Giulietta, ne me refusez pas le douceur de vous aimer.

GIULIETTA.

Non! c'est impossible!... votre générosité vous abuse, Hoffmann; vous cédez à un mouvement impétueux qui ne saurait durer. Je dois voir mieux que vous dans votre propre cœur et vous épargner un repentir dont je souffrirais trop cruellement moi-même!... allez! partez! soyez heureux avec une autre! Qu'une autre vous donne ce bonheur que j'aurais voulu vous donner. Hélas!... une autre... ah!... (*Elle cache sa tête entre ses mains.*)

HOFFMANN.

Qu'as-tu dit? — est-ce possible? — tu m'aimes donc aussi?

GIULIETTA, *se défendant.*

Non! non!

HOFFMANN, *tombant aux pieds de Giulietta.*

Ah! tes yeux sont plus francs que tes lèvres. Giulietta! Giulietta! ne me laisse pas mourir à tes pieds!...

GIULIETTA.

Tu le veux, Hoffmann! tu le veux!

HOFFMANN.

Oui, fût-ce au prix de ma vie!

GIULIETTA.

Eh bien! sois content! — j'aime pour la première fois, et je n'ai jamais aimé que toi.

HOFFMANN.

Chère âme!

GIULIETTA, *s'éloignant de lui.*

Grand Dieu! Schlemil.

HOFFMANN.

Schlemil! Eh bien! malheur à lui!

GIULIETTA.

Ecoute, il a la clef de mon appartement. — C'est à toi de t'en emparer. Adieu!

HOFFMANN.

Giulietta!

GIULIETTA.

Je t'aime! (*A part.*) Il est à moi! (*Entre Schlemil, Hoffmann se relève, Giulietta sort.*)

SCENE VII.

HOFFMANN, SCHLEMIL.

HOFFMANN, *à part.*

A nous deux, Schlemil!

SCHLEMIL.

Vous causiez avec Giulietta, Monsieur?

HOFFMANN.

Oui, Monsieur, cela vous fâche-t-il?

SCHLEMIL.

C'est selon.

HOFFMANN.

Comment?

SCHLEMIL.

Si vous ne l'aimez pas, cela m'est indifférent; mais si vous l'aimez, cela me fâche.

HOFFMANN.

Eh bien! fâchez-vous donc à votre aise, car je l'adore.

SCHLEMIL.

Je vous plains, Monsieur.

HOFFMANN.

Plaît-il?

SCHLEMIL.

Je vous plains!

HOFFMANN.

Et qui vous dit que je sois à plaindre! apprenez, Monsieur, que si j'aime, je suis aimé.

SCHLEMIL.

Vous?

HOFFMANN.

Moi.

SCHLEMIL, *riant.*

Ah! pardieu! je devrais pour toute vengeance vous laisser aux mains de cette syrène! Mais non... j'ai pitié de vous, et je veux vous guérir de la passion folle qui m'a perdu.

HOFFMANN.

Comment cela, Monsieur?

SCHLEMIL.

Avec ceci, Monsieur. (*Il montre son épée.*)

HOFFMANN.

A merveille; mais je ferai tout mon possible, soyez-en sûr, pour que votre guérison précède la mienne.

SCHLEMIL.

Je souhaite pour vous qu'il n'en soit rien, Monsieur: — sortons!

HOFFMANN.

Je vous suis ! (*Schlemil sort le premier... Hoffmann se dispose à le suivre.*)

DAPERTUTTO, *entrant par une des portes latérales.*
Monsieur ! ..

HOFFMANN, *se retournant.*
Plaît-il ?

DAPERTUTTO.

Vous ne pouvez pas vous battre sans épée... voulez-vous la mienne ?

HOFFMANN, *après un moment d'hésitation.*

Soit ! (*Il prend l'épée.*) Merci ! (*Il sort.*)

DAPERTUTTO, *seul.*

Allons ! voilà notre ami Schlemil qui va rejoindre son ombre... à nous trois, mes maîtres !... (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HOFFMANN, SCHLEMIL, DAPERTUTTO.

(*Un nuage passe lentement devant le fond du salon, et laisse voir en disparaissant un coin du jardin assez vivement éclairé par la lune. — Au fond, traversant tout le théâtre, un mur blanc tapissé de quelques plantes grimpantes et surmonté d'une galerie. — Dapertutto paraît. — Il prête l'oreille et regarde autour de lui. — Son ombre se projette sur le mur. — Au moment où il entend venir Hoffmann, il disparaît dans la muraille et reparaît sur la galerie d'où il assiste en ricanant au duel d'Hoffmann et de Schlemil ; ceux-ci arrivent qui de droite, qui de gauche et se saluent. — Ils ôtent leurs habits et se mettent en garde. — L'ombre d'Hoffmann se dessine nettement sur le mur. — Schlemil reste sans ombre. — Après quelques passes, ils s'arrêtent pour reprendre haleine. Hoffmann regarde la muraille avec une sorte d'effroi et y porte la main. — Schlemil fait un geste d'impatience, et de nouveau ils croisent le fer. — Après un combat de quelques secondes, Schlemil est frappé et tombe. — Dapertutto disparaît de la galerie. — Hoffmann jette son épée, se penche sur le cadavre de Schlemil, lui prend une petite clef pendue à son cou, et sort rapidement. — Dapertutto rentre en scène par la droite, ramasse tranquillement son épée, la remet dans le fourreau, tâte le cœur de Schlemil et part d'un grand éclat de rire. — Le nuage repasse devant le fond du théâtre, et laisse voir en disparaissant la décoration telle qu'elle était au commencement de l'acte. — Une musique sombre accompagne toute cette scène muette.)*

SCÈNE IX.

HOFFMANN, FRIÉDRICK. (*Le théâtre est plongé dans une demi-obscurité.*)

HOFFMANN, *entrant le premier.*

Je l'ai vu, te dis-je, de mes yeux vu... Le corps de ce damné

était sans ombre, et j'ai cru un moment que je me battais avec le diable.

FRIÉDRICK.

Eh bien, te l'avais-je dit, que cette femme te perdrait?

HOFFMANN.

Bon, je ne suis pas perdu pour avoir tué un homme en duel.

FRIÉDRICK.

Mais tu ne sais donc pas qu'il y va de la vie?

HOFFMANN.

Et que veux-tu que j'y fasse? je ne puis pas ressusciter Schlemil.

FRIÉDRICK.

Non, mais tu peux quitter Florence au plus vite, et c'est ce que nous allons faire.

HOFFMANN.

Impossible!

FRIÉDRICK.

Pourquoi? — parce que tu l'aimes, n'est-ce pas?

HOFFMANN.

Eh bien! oui, je l'aime, et c'est une ivresse à laquelle je ne puis résister... Laisse-moi donc à ma mauvaise fortune et ne t'embarrasse plus de moi.

FRIÉDRICK.

Tu es fou, je vais faire seller deux chevaux et t'attendre sur la route.

HOFFMANN.

Je n'irai pas.

FRIÉDRICK.

Soit! dans un quart d'heure, je te fais enlever par deux portefaix; de gré ou de force tu me suivras.

HOFFMANN.

Jamais!

FRIÉDRICK.

Dans un quart d'heure.

GIULIETTA, *entrant en scène.*

Qu'avez-vous donc, Messieurs? qu'y a-t-il?

FRIÉDRICK.

Il y a que Schlemil est mort, Madame, et qu'Hoffmann est perdu s'il ne fuit avec moi. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HOFFMANN, GIULIETTA.

GIULIETTA.

Est-il vrai, un duel!...

HOFFMANN, *tirant une petite clef de sa poche.*

Ne m'avez-vous pas dit de lui prendre cette clef, Giulietta?

GIULIETTA.

Ah ! malheureux ! qu'avez-vous fait ?... Mais il faut partir maintenant... vous n'êtes plus en sûreté en aucun lieu de l'Italie !

HOFFMANN.

Et que m'importe, si la mort vient me trouver dans tes bras !

GIULIETTA.

Non : c'est horrible ! — il faut fuir, te dis-je ! — Friédrick a raison... Écoute ! pars pour l'Allemagne... pars, je te rejoindrai !... mais pars à l'instant même !

HOFFMANN.

Te quitter ! Giulietta ! te quitter ! non, je t'aime !...

GIULIETTA.

Malheureux ! mais tu ne sais donc pas...

Qu'une heure, qu'un moment peuvent t'être funestes !

Que mon amour te perd à jamais si tu restes !

Qu'avant demain on peut t'arracher de mes bras !

Ah ! ne refuse pas mon unique prière !

Partout, je te promets d'accompagner tes pas.

HOFFMANN.

Tu me rejoindras ?

GIULIETTA.

Oui... dans un recoin du monde,
Hoffmann, nous chercherons un refuge écarté,
Où s'écoulent nos jours en une paix profonde,
Comme un flot calme et pur des hivers abrité !
Qu'à nos jeunes amours une heure soit ravie,
Qu'importe ? si demain nous unit pour la vie !
Oui, pour toujours !

HOFFMANN.

Soit donc ! — à tout je me soumets !
Mais une crainte encore... une crainte insensée,
M'avertit que ce jour nous sépare à jamais !

GIULIETTA.

Non, chasse de ton cœur cette affreuse pensée,
C'est Dieu qui nous conduit en un meilleur chemin ;
C'est le bonheur qui vient nous prendre par la main !
Mais jusque-là je veux abrégier ton absence,
Je veux garder un peu de ta chère présence,
Un gage, un souvenir, quelque chose de toi.

HOFFMANN.

Que veux-tu ? — parle !

GIULIETTA, *l'enlaçant de ses bras, et le conduisant devant la glace du fond dont elle écarte les rideaux, et où ils se reflètent tous deux.*

Ecoute, et ne ris pas de moi !

Ce que je veux, Hoffmann, c'est la fidèle image
Qui reproduit tes traits, ton regard, ton visage,
Ce reflet que tu vois sur le mien se pencher.
— Ton reflet !

HOFFMANN.

Mon reflet, dis-tu ? — quelle folie !

GIULIETTA.

Eh quoi ! ne sais-tu pas qu'il peut se détacher,
Suivant ta volonté, de la glace polie,
Pour venir tout entier dans mon cœur se cacher !

HOFFMANN.

O Dieu ! de quelle ivresse embrases-tu mon âme !
Comme un concert divin ta voix m'a pénétré !
D'un feu doux et brûlant mon être est dévoré,
Tes regards dans les miens semblent verser la flamme,
Comme des astres radieux !
Et je sens, ô ma bien-aimée,
Passer ton haleine embaumée
Sur mes lèvres et sur mes yeux !

GIULIETTA.

C'est ton reflet, Hoffmann ! ton reflet que je veux !
Ton reflet ! toute mon envie.

HOFFMANN.

Mon reflet, mon âme et ma vie...

(Le reflet d'Hoffmann disparaît, celui de Giulietta reste seul dans la glace.)

A toi !... toujours à toi !... Grand Dieu ! je me meurs... ah !
(Il glisse des bras de Giulietta sur une causeuse, où il perd à moitié connaissance.)

GIULIETTA, *le regardant.*

Le voilà donc, ce cœur si sûr de lui-même ! — O faible créature ! pourquoi m'as-tu défiée, Hoffmann ?

DAPERTUTTO, *entr'ouvrant une porte.*

Eh bien, ma belle ! qu'en faites-vous maintenant ?

GIULIETTA.

Je te l'abandonne. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI.

DAPERTUTTO, HOFFMANN.

DAPERTUTTO.

Allons, cette chère Giulietta est décidément la plus adorable des syrènes. (*Il vient s'appuyer sur le dos de la causeuse où se trouve Hoffmann. Le reflet de Dapertutto paraît dans la glace.*)

HOFFMANN, revenant à lui.

Où suis-je?... est-ce un rêve?... Giulietta!

DAPERTUTTO.

Eh! que diable avez-vous donc, mon cher Monsieur? vous êtes d'une pâleur mortelle!

HOFFMANN.

Moi?

DAPERTUTTO.

Regardez-vous plutôt dans cette glace! (*Hoffmann se lève, se regarde dans la glace et ne s'y voit pas.*)

HOFFMANN.

Hein?

DAPERTUTTO, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! je devine... la belle enfant vous aura pris votre reflet!

HOFFMANN.

Mon reflet! mon reflet! (*Avec une sorte de terreur.*) Pardieu! voilà qui est étrange. (*Il se frotte les yeux et se regarde de nouveau.*) Mon reflet! suis-je donc le jouet de l'enfer? (*Il ferme violemment le rideau de la glace.*)

DAPERTUTTO.

Bah! consolez-vous-en, l'amour de votre belle maîtresse vous dédommagera avec usure.

HOFFMANN.

Son amour, dites-vous!... mais vous ne savez donc pas que je viens de tuer un homme... qu'un cheval m'attend sous ces fenêtres et que dans une heure je serai hors de Florence!

DAPERTUTTO.

Ah! parbleu! voilà qui est fâcheux, mon cher ami, et c'est ce qu'on appelle échouer au port.

HOFFMANN.

Non, car elle me suivra.

DAPERTUTTO.

Croyez-vous?

HOFFMANN.

Elle me l'a juré.

DAPERTUTTO.

Allons, allons, vous êtes jeune.

HOFFMANN.

Que voulez-vous dire?

DAPERTUTTO.

Je veux dire que les serments ont des ailes et que les femmes n'ont pas de mémoire.

HOFFMANN.

Ah! malédiction sur elle, s'il était vrai!

DAPERTUTTO.

Là! là, ne vous échauffez pas! ne pouvez-vous remettre votre départ à demain? La justice dort à l'heure qu'il est, et elle vous laissera tout le temps de quitter Florence.

HOFFMANN.

Sans doute... mais...

DAPERTUTTO.

Pourquoi hésiter? — Avez-vous peur?

HOFFMANN.

Peur? non! mais j'ai là un ami incommode qui veut à toute force m'enlever d'ici.

DAPERTUTTO, *versant le contenu d'une petite fiole dans la carafe posée sur le guéridon, à gauche.*

Bon! voilà qui l'endormira pour quelques heures.

HOFFMANN.

Qu'est-ce que cela?

DAPERTUTTO.

Un breuvage délicieux, mon cher, grâce auquel votre ami Friédrick vous laissera jouir en paix de votre bonne fortune.

HOFFMANN.

Mais vous me répondez de sa vie, Monsieur...

DAPERTUTTO,

Parbleu!... chut! n'est-ce pas lui que j'entends! votre bonheur est entre vos mains. Je vous laisse ensemble, adieu, Hoffmann! adieu! (*Il lui tend la main. — Hoffmann subjugué lui prend lentement la main. — Dapertutto sort en ricanant.*)

SCENE XII.

HOFFMANN, puis GIULIETTA et PITICHINACCIO.

HOFFMANN.

Que vais-je faire? quel est ce breuvage? Et pourquoi cet homme me l'a-t-il donné? quel intérêt prend-il donc à moi, et vers quel but fatal veut-il m'entraîner? Ah! je me sens glisser malgré moi sur une pente rapide où je ne puis m'arrêter!.. Qui vient là? Friédrick! non! j'ai peur! (*Il se tient à l'écart et regarde immobile. — Giulietta entre en scène suivie de Pitichinaccio qui porte un candélabre et vient le poser sur le guéridon.*)

GIULIETTA, *sans apercevoir Hoffmann.*

Parti!.. allons, c'est bien! le reste ne me regarde plus!.. Ah! je me suis cruellement vengée!.. (*En s'asseyant près du guéridon.*) Quels niais que ces hommes de génie! (*Elle part d'un éclat de rire qui est répété par Pitichinaccio. — Hoffmann regarde avec stupeur. — Giulietta commence à se décoiffer en se regardant dans la*

petite glace. — Elle tousse.) Hem!... voilà de poétiques amours qui m'ont bien enrôlé la voix !.. (*Pitichinacio lui verse à boire. — Giulietta prend le verre ; mais à peine y a-t-elle posé les lèvres qu'elle le jette loin d'elle, se lève, pousse un cri et chancelle.)* Ah !...

HOFFMANN, *la recevant dans ses bras.*

Ah ! misérable !... (*Giulietta regarde Hoffmann avec épouvante. — Puis elle glisse de ses bras et tombe morte.)*

DAPERTUTTO, *paraissant sur le seuil d'une porte.*

Giulietta !... Ah ! maladroite !... (*Pitichinaccio éclate de rire. — Rideau.)*

FIN DU 4^e ACTE.

ACTE V.

EPILOGUE.

Stella.

Même décoration qu'au prologue.

SCENE PREMIERE.

HOFFMANN, NATHANAEL, HERMANN, WILHELM, FRIÉDRICK, ÉTUDIANTS, LINDORF. *On les retrouve comme on les a laissés à la fin du prologue.*

HOFFMANN.

Voilà, mes amis, quelle fut l'histoire de mes trois amours... buvons !

FRIÉDRICK, *à part.*

Oui, je comprends... (*Luther entre.)*

LINDORF, *à demi-voix.*

Eh bien ! et le *Don Juan* ?

LUTHER.

Il va finir, monsieur le conseiller.

LINDORF.

Bien, merci !... (*Il se lève et pendant le dialogue suivant il disparaît par une des portes du fond.)*

NATHANAEL.

Pardieu ! Hoffmann, tes histoires sont saugrenues et fantastiques !... bien racontées d'ailleurs ! et si bien qu'on croirait voir et entendre les personnages que tu mets en scène... nos compliments à l'ami Friédric pour son rôle de mentor malheureux.

FRIÉDRICK.

Il n'y a pas de quoi... merci !

NATHANAEL.

Allons, un dernier coup, Messieurs ! — à Giulietta!

HERMANN.

A Antonia !...

WILHELM.

A Olympia !...

NATHANAEL.

A l'amour, mes enfants ! et buvons à la ronde !

A l'amour, unique trésor !

A l'amour, le seul Dieu du monde !

A l'amour aujourd'hui, demain, toujours, encor !...

tous, en élevant leurs verres.

A l'amour !

HOFFMANN, *se levant.*

Non, plutôt je briserai mon verre !

Buvons au fisc ! à la peste ! aux geôliers !

A l'incendie ! aux usuriers !

A tous les fléaux de la terre !

Mais s'il nous reste encore un semblant de raison,

Amour, Dieu des promesses vaines,

Ne buvons pas au noir poison

Que tu fais couler dans nos veines !

NATHANAEL.

Bon ! voilà bien du bruit pour un reflet perdu !

Ta Florentine était la perle des maîtresses,

Et sans ton coup d'épée, elle t'aurait rendu

Tes amours d'un matin en brûlantes caresses !

HERMANN.

Le doux chant d'Antonia par les cieux entendu,

A fait fondre ton âme en sublimes ivresses !

WILHELM.

A la blanche Olympia, ta jeunesse aura dû

L'illusion candide et les chastes tendresses ?

HOFFMANN.

Non !... non !... à toutes trois la haine et le dégoût,
Voilà ce que leur doit mon âme !... voilà tout !*(A Nathanael.)*

Giulietta, c'est la courtisane,

Dont l'amour flétrit nos vingt ans !

Comme aux premiers froids des autans,

La fleur languissante se fane !

Ta Fausta, pauvre ami, flétrira ton printemps !

(A Hermann.)

Antonia, c'est l'art égoïste,
L'art qui se cherche dans les pleurs !
Artiste, jusqu'en ses douleurs !...
Jusque dans ses amours, artiste !...

Ta Wilhelmine, Hermann, est l'aspic sous les fleurs.

(A Wilhelm.)

Olympia, c'est la fille vaine,
En qui le monde a tout glacé,
Qui déchire ton cœur blessé,
Sans que le sien s'en mette en peine !...

Ta Charlotte rira de toi, pauvre insensé !

L'une a failli perdre mon âme !
L'autre ma vie, et l'autre ma raison !
Et maintenant l'amour est de saison !
Buvons à lui !... que l'amour nous enflamme !...

Buvons à lui !...

NATHANAEL.

Allons donc !... tu ne nous feras pas croire que tes trois maîtresses ne soient pas un cauchemar de ton imagination !

HOFFMANN.

En effet, un épouvantable cauchemar ! Mais je puis vous dire comment il se nomme,.... écoutez !....

Cris dans la coulisse.

Stella ! Stella !

NATHANAEL.

Pardieu !... c'est le *Don Juan* qui finit, et la diva qu'on rappelle.

HOFFMANN.

Tu l'as dit : la diva !... et c'est justement là mon cauchemar... mon cauchemar en trois rêves !...

Eh bien ! suis-je digne d'envie ?

NATHANAEL.

Quoi ? Stella ? c'est elle ?

HOFFMANN.

Oui : Stella,
Sous les trois aspects de sa vie !

Artiste, jeune fille et courtisane !... là !
 Là, tout entière !... allons ! brave public , courage !
 Jette des fleurs sur son passage !
 De tes bravos enivre-la !
 C'est bien !... tu ne sais pas ce que ces créatures
 Laissent sur leur chemin de morts et de débris ;
 Ce qu'elles traînent de mépris,
 Ce qu'elles portent de souillures !...
 O Dieu puissant, vengeur du mal,
 Dieu juste, dont les mains sur nos fronts étendues,
 Tiennent d'en haut l'arrêt fatal,
 Je douterais de toi, si ces filles perdues
 Ne mouraient pas à l'hôpital !

NATHANAEL.

Tout cela peut être fort sage,
 Notre ami, mais l'amour vaut mieux !
 Bonsoir !...

HOFFMANN.

Où vas-tu ?

NATHANAEL.

Deux beaux yeux
 M'attendent !... et je vais où le printemps m'engage,
 En attendant que je sois vieux !

HERMANN.

Nous aussi !

WILHELM.

Nous aussi !

LES ÉTUDIANTS.

Nous aussi !

HOFFMANN.

Bon voyage !

NATHANAEL.

Crois-moi ! fais comme nous ! chaque chose a son tour !
 L'amour est mort !... vive l'amour !

HOFFMANN.

Hâtez-vous, jeunes gens !... comme le jour rapide,
 L'amour n'a qu'un matin, et son aube limpide
 Penche déjà sur son déclin !

NATHANAEL.

Adieu donc, si ton cœur est vide !

HOFFMANN.

Qu'importe si mon verre est plein !

(Saisissant un verre et chantant.)

Luther est un brave homme !

Tire lan laire !.. etc.

C'est demain qu'on l'assomme !

Tire lan la !

LES ÉTUDIANTS EN CHOEUR.

Luther est un brave homme !

Tire lan laire ! etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

FRIÉDRICK, HOFFMANN.

(L'horloge sonne minuit.)

FRIÉDRICK, à Hoffmann.

Allons ! viens-tu ?

HOFFMANN.

Non.

FRIÉDRICK.

Il est minuit !

HOFFMANN.

Eh bien ! — Quoi, minuit ?

FRIÉDRICK.

C'est l'heure de se coucher !

HOFFMANN.

Pourquoi minuit plutôt que midi ?

FRIÉDRICK.

Parce que c'est l'habitude.

HOFFMANN.

L'habitude!... belle raison!... Est-ce qu'il y a une heure pour naître?... Est ce qu'il y a une heure pour mourir!...

FRIÉDRICK.

Ça n'a aucun rapport...

HOFFMANN.

Bah ! nous coucherons sous la table !

FRIÉDRICK.

J'aimerais mieux coucher dans mon lit. *(Il s'assied.)*

HOFFMANN.

Le malheureux!... il a perdu toutes ses illusions!.. Holà Luther !

SCENE III.

HOFFMANN, LUTHER, FRIÉDRICK.

LUTHER, *entrant.*

Est-ce que ces messieurs comptent passer la nuit ici?

HOFFMANN.

Du vin !

LUTHER.

Oserai-je vous faire observer.....

HOFFMANN.

Luther est un brave homme !

Tire lan laire !...

LUTHER.

En voici, messieurs, en voici ! (*Il sert Hoffmann.*)

HOFFMANN.

C'est demain qu'on l'assomme,

Tire lan la !

(Il montre le poing à Luther qui se sauve. — Les garçons ont éteint les lampes, un seul flambeau éclaire le théâtre.)

SCENE IV.

HOFFMANN, FRIÉDRICK, LINDORF.

(Lindorf entre en rajustant son jabot et ses manchettes. Il regarde à l'horloge.)

LINDORF.

Minuit!... Allons ! je n'ai pas de temps à perdre!...

HOFFMANN.

Qui est-ce qui a parlé, là-bas ?

LINDORF.

Encore debout!... Diable!...

FRIÉDRICK.

C'est monsieur le conseiller Lindorf.

HOFFMANN, *saisissant le flambeau placé près de lui et s'avançant vers le conseiller en trébuchant.*

Lindorf! Où est-il... que je l'assomme!...

LINDORF.

Plaît-il? (*A part.*) Où diable est donc ma clef?

HOFFMANN, *riant.*

Ah! ah! ah! te voilà encore, âme damnée! je te rencontrerai donc toujours sur mon chemin?

LINDORF.

Bonsoir! (*A part.*) Ah! la voici! (*En tirant la petite clef de sa poche, il laisse tomber un papier près de Friédrick.*)

HOFFMANN.

Retiens-le, Friédrick... ne le laisse pas passer!... c'est lui!... c'est Coppélius! c'est Dapertutto! c'est le docteur Miracle!...
LINDORF, *prenant une bouteille sur la table et la présentant galamment à Hoffmann.*)

Voilà une bouteille pleine que vous oubliez, mon cher Monsieur, buvez-la à ma santé... (*A part.*) Allons, il n'est plus à craindre. (*Hoffman a pris machinalement la bouteille et la regarde d'un air hébété. — Lindorf ouvre la porte secrète et disparaît.*)

SCÈNE V.

HOFFMANN, FRIÉDRICK.

HOFFMANN.

Une bouteille!... Non, je n'ai plus soif!... Eh bien! où est-il?... Par où est-il sorti?... C'est le diable! (*Il repose la bouteille et le flambeau sur la table,*)

FRIÉDRICK.

Eh! non... c'est le conseiller Lindorf.

HOFFMANN.

Je te dis que c'est le diable!

FRIÉDRICK, *ramassant le papier tombé de la poche de Lindorf.*

Il faut donc que le diable reçoive des billets doux, car en voici un qui est tombé de sa poche.

HOFFMANN.

Un billet doux à ce coquin?

FRIÉDRICK, *lisant.*

Pour Hoffmann.

HOFFMANN.

Pour moi!... (*Il prend la lettre.*) Pour moi!... (*Il déplie la lettre et la lit.*) Suis-je fou?... Est-ce que je rêve? Elle m'aime! Elle m'aime encore! (*Pendant ces derniers mots Stella est entrée par une des portes du fond avec son valet Andrès. Elle est masquée.*)

STELLA.

Le voilà! C'est bien! va m'attendre!

ANDRÈS.

Oui!

STELLA.

Et ne laisse entrer personne.

ANDRÈS.

Non. (*Il sort, Stella jette sa mante sur une chaise.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, STELLA puis LINDORF.

HOFFMANN.

Tiens, regarde Friédrick!... (*Il lui montre la lettre.*) Elle m'aime!...

STELLA.

Et pourtant vous me laissez attendre,
Hoffmann!...

(*Elle se démasque.*)

HOFFMANN.

Vous!

(*Friédrick hausse les épaules et tourne le dos.*)

LINDORF, reparaissant sur le seuil de la petite porte, et apercevant Stella, à part.

Ah! corbleu!...

HOFFMANN.

C'est vous que je revoi!

STELLA.

Oui, moi, qui te reviens! — libre à toi de reprendre
Un cœur qui ne battra désormais que pour toi!

HOFFMANN.

Grand Dieu!.. tout n'est donc pas encor fini pour moi!

STELLA, lui saisissant la main.

Non... de tes longs ennuis que ce jour te délivre!
Dis un mot, et tu peux recommencer à vivre!
Trouve-moi belle encore, et ton cœur soulagé
Peut goûter la douceur d'un amour partagé,
Et nous pouvons rouvrir la route bien-aimée
A notre jeune ardeur, hélas! trop tôt fermée!
Ranimer le foyer que nous avons éteint,
Ressaisir nos printemps à leur dernier matin,
Et retrouver peut-être un rêve de jeunesse,
Qui nous sourie encore et qui nous reconnaisse!...

HOFFMANN.

Mon Dieu!

FRIÉDRICK, à part.

Pauvre cervelle!

LINDORF.

Allons donc, mes amis!

Vous êtes fous !

STELLA.

Lindorf!...

LINDORF.

Est-ce qu'il est permis ,
Après qu'on a vécu de rentrer dans la vie ?
Est-ce que votre cœur, par vous-même trompé,
Peut jamais ressaisir le bonheur échappé ?
Non, la flamme est éteinte et la source est tarie,
V otre rêve est bien mort et vous l'avez frappé !

STELLA.

Non, ne l'écoute pas !

LINDORF.

Vois ! tes genoux fléchissent !
Ton corps devient débile et tes cheveux blanchissent !
Insensé ! dont le front se ride tous les jours,
Et dont le cœur encore veut penser aux amours !

HOFFMANN.

Il dit vrai ! — je suis vieux, Stella!...

STELLA.

Qu'importe l'âge ?
La jeunesse est au cœur et non sur le visage !

LINDORF.

Ecoute donc, Hoffmann, si ton cœur bat encor.

HOFFMANN.

Non !

STELLA.

S'il est endormi, qu'il s'éveille !

LINDORF.

Il est mort !

HOFFMANN.

Il est mort !...

STELLA.

Mais je t'aime !...

LINDORF.

Est-ce qu'elle sait aimer ? est-ce qu'elle peut aimer ?

HOFFMANN.

Qu'est-ce donc qui la ramène ?

STELLA.

L'amour !

LINDORF.

L'orgueil.

STELLA.

Hoffmann ! résisteras-tu à mes bras qui t'appellent ?

LINDORF.

La bouteille, Hoffmann, voilà ta maîtresse !... L'eau-de-vie et le vin, voilà tes amours ! (*Il lui verse à boire.*)

HOFFMANN.

Oui ! (*A Stella.*) Va-t-en !

STELLA.

Hoffmann !...

HOFFMANN.

Laisse-moi ! tout est fini !... (*Saisissant le verre rempli par Lindorf.*) Tiens ! vois-tu ce poison ?... c'est Satan qui l'a versé... Antonia ! Olympia ! Giulietta ! misérable !

STELLA.

Hoffmann ! — es-tu fou ?

HOFFMANN.

Non, mais ivre !... (*Il boit.*) Holà !... je vois trouble !... quelle est cette nuée de colombes ? la jeunesse ! l'espérance ! la foi ! le plaisir ! l'amour !... Brrr... envolées ! pauvres oiseaux ! là-bas ! là-bas !... plus rien !... plus rien !... (*Il tombe ivre mort.*)

FRIÉDRICK, se levant et s'avançant vers Stella qui recule devant lui.

Vous êtes venue trop tard, Madame... Hoffmann ne vous aime plus... Holà, Luther !

LUTHER, paraissant.

Monsieur ?

FRIÉDRICK.

Aide-moi à reporter Hoffmann chez lui. (*Ils emportent Hoffmann.*)

STELLA.

Trop tard !... Allons, Stella, redeviens toi-même !...

SCENE VII.

LINDORF, STELLA.

LINDORF, galamment.

Et maintenant, Madame, si l'hommage le plus tendre...

STELLA.

Vous m'aimez donc toujours, Monsieur ?

LINDORF.

Vous ne m'aimerez donc jamais, Madame ?

STELLA.

Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus... donnez-moi le bras jusque chez moi... je vous répondrai en chemin...

LINDORF.

Ah ! Madame !... *(Il replace la mante sur les épaules de Stella.)*

STELLA.

Je suis encore belle, n'est-ce pas ?

LINDORF.

Adorable !

STELLA, *prenant le bras de Lindorf et s'éloignant avec lui.*
Est-ce qu'Hoffmann s'enivre ainsi tous les jours ?

LINDORF.

Tous les jours...

STELLA.

C'est dommage !...

LINDORF.

Bah ! laissons-là cet ivrogne... Vous n'étiez pas encore venue à Berlin, je crois ?

STELLA.

Non, pas encore.

LINDORF.

C'est une belle ville !

STELLA.

Fort belle !...

LINDORF.

On s'y amuse beaucoup.

STELLA.

Ah !

LINDORF.

Aimez-vous le bal ?

STELLA.

Oui !

LINDORF.

Eh bien ! nous vous ferons danser. *(Ils disparaissent.)*

SCÈNE VIII.

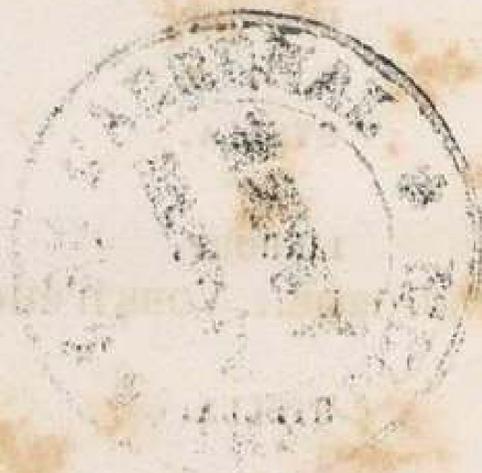
LA MUSE, HOFFMAN.

Le fond du théâtre s'entr'ouvre et laisse voir à travers une gaze la chambre d'Hoffmann. — Hoffmann semble rêver, une plume à la main. — La muse du prologue est debout derrière lui, la main étendue sur son front.

LA MUSE.

Prends la plume !... c'est moi ! moi, ta dernière amie !
Des cendres de ton cœur réchauffe ton génie !

Pour cet éclair soudain qui te vient enflammer,
 Il te fallait souffrir, il te fallait aimer !
 Mais libre désormais de tes passions vaines,
 Rejette le fardeau des misères humaines !
 Dépouille ta jeunesse, et d'un pas assuré,
 Dans ton âme aujourd'hui redescends à ton gré,
 Ta force et ta vigueur sont toutes dans ta tête !
 Cesse d'être homme, Hoffmann ! je t'aime ! sois poète !



FIN.